HAL
open science

Observations concernant les récentes critiques et omissions de Joseba Lakarra à propos des recherches d'Hector Iglesias sur la problématique " basco-ibérique " suivies d'une hypothèse inédite concernant l'inscription de Liria

Hector Iglesias

To cite this version:

Hector Iglesias. Observations concernant les récentes critiques et omissions de Joseba Lakarra à propos des recherches d'Hector Iglesias sur la problématique " basco-ibérique " suivies d'une hypothèse inédite concernant l'inscription de Liria. Arse boletin anual del Centro Arqueologico Saguntino, 2008, n° 42, pp.1-43. artxibo-00183791v2

HAL Id: artxibo-00183791

https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00183791v2

Submitted on 9 Oct 2008 (v2), last revised 29 Jul 2015 (v4)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

OBSERVATIONS CONCERNANT LES RÉCENTES CRITIQUES ET OMISSIONS DE JOSEBA LAKARRA À PROPOS DES RECHERCHES D'HECTOR IGLESIAS SUR LA PROBLÉMATIQUE « BASCO-IBÉRIQUE » SUIVIES D'UNE HYPOTHÈSE INÉDITE CONCERNANT L'INSCRIPTION DE LIRIA

Hector IGLESIAS*

h.iglesias@biarritz.fr

Joseba Lakarra, un enseignant-chercheur spécialisé dans la reconstruction de ce qu'on appelle communément dans les cercles initiés le « proto-basque », a dernièrement, dans un article publié dans la revue savante ***Oihenart. Cuadernos de Lengua y Literatura***[1], émis des remarques critiques, et disons-le dès à présent et sans ambages, polémiques au sujet de nos recherches sur la problématique « basco-ibérique ».

Ces observations fort critiques nous paraissent en effet à bien des égards singulières, voire discutables, et nous obligent en conséquence à réagir car elles ne correspondent manifestement pas à la réalité des faits et des seuls faits historiques connus concernant cette question.

L'entrée en matière de Lakarra, ou si on préfère le ton de l'introduction de ses commentaires critiques concernant nos travaux, est également des plus curieux, pour dire le moins :

« En más de una ocasión, el desprecio de la historia real y conocida (no de la prehistoria más o menos discutible) ha llegado hasta utilizar otra [histoire] falseada o inventada ***ad hoc*** para "consolidar″ explicaciones y reconstrucciones en otros campos, o meramente clasificaciones y supuestos parentescos de la lengua sobre cimientos muy endebles ».

Soit en français :

« Dans plus d'une occasion, le mépris de l'histoire réelle et connue (non celle de la préhistoire plus ou moins discutable) a poussé certains [auteurs] à en utiliser une autre [histoire] faussée ou inventée ***ad hoc*** afin de "consolider" des explications et des reconstructions dans d'autres domaines [de recherche], ou plus simplement des classifications et des parentés supposées de la langue [basque] sur des fondations très faibles ».

---

* Membre associé d'IKER, Centre de recherche sur la langue et les textes basques, Baiona / Bayonne. IKER (radical d'***examiner*** en basque) est une unité mixte de recherche (UMR), membre de la fédération ***Typologie et Universaux linguistiques*** du CNRS, spécialisée dans l'étude de la langue et des textes basques.

[1] Lakarra, J. A., 2006, « Protovasco, munda y otros : Reconstrucción interna y tipología holística diacrónica (Proto-Basque, Munda and others : Internal reconstruction and holistic diachronic typology) », ***Oihenart. Cuadernos de Lengua y Literatura / Eusko Ikaskuntza***, Donostia, n. 21, 229-322 ; les pages concernant nos recherches sont les 237-238.

Et il enchaîne aussitôt :

« 1b. Hector Iglesias (2000 : 23) ha defendido... »

Lakarra insinuerait-il, et cela dès le début de ses observations, que dans le cadre de nos recherches sur la question « basco-ibérique » nous ferions fi — cette démarche serait même chez nous habituelle — de l'histoire « real y conocida » qui est celle du Pays basque et de la péninsule Ibérique en général ?

Et que, en outre, pour parvenir à nos fins, nous serions prêts « a utilizar otra [histoire] falseada o inventada ***ad hoc*** para "consolidar" explicaciones y reconstrucciones en otros campos » ?

Après cette introduction, pour le moins étrange, Lakarra émet toute une série de critiques envers notre hypothèse (nous y reviendrons) dont l'utilité pourrait cependant paraître à bien des égards contestable tant au lecteur amateur qu'au spécialiste puisque lui-même finit par conclure que la « propuesta explicativa » d'Iglesias est

« completamente injustificada e innecesaria filológicamente » étant donné que « ya hace bastantes años que Untermann mostró[2] que [l'inscription devait être lue] < **KUTUR.OISOR** > y no < **GUDUA DEISDEA** > ».

Bref :

Pourquoi dans ces conditions, si notre prétendue insuffisance en la matière était véritablement telle, pourquoi Lakarra s'échine-t-il donc à démontrer par la suite que notre hypothèse est, du point de vue de la « technique linguistique », erronée ? A l'en croire, nous n'aurions pas même su, lire la fameuse inscription, voire nous aurions utilisé une lecture « inventada ».

Lakarra aurait-il des doutes sur la « nouvelle » lecture d'Untermann ?

Car les faits sont en effet moins évidents que ne voudraient nous le faire croire ces auteurs.

En effet, et la chose est pour le moins étonnante, cette inscription a été lue pendant des décennies et cela par les meilleurs spécialistes du moment

< GUDUA : DEISDEA / DEI(T)ZDEA >

ou

< KUTUA : TEISTEA / TEI(T)ZTEA >[3]

Cependant du jour au lendemain Jürgen Untermann affirme que ceux[4] qui se sont penchés sur la question depuis le début du XXe siècle se seraient trompés…

On n'est pas en conséquence obligé de le croire les yeux fermés, comme le fait pourtant Lakarra, sans avoir pris la peine de procéder au préalable à quelques vérifications d'usage.

Le débat porte sur la dernière « lettre » :

[2] Lakarra insinue ici de manière à peine voilée que nous n'aurions pas connaissance des travaux de Jürgen Untermann. Il ajoute en outre une phrase à bien des égards énigmatique : « (…) [Untermann mostró] — y no precisamente en alguna publicación clandestina [***sic***] sino en su edición estandar de textos paleohispánicos — (…) ».

[3] L'« alphabet » ibérique ne distinguant pas les sourdes des sonores ; curieusement Lakarra n'estime pas nécessaire de souligner ce point malgré son importance. Dans < **TEISTEA** >, la graphie < **s** > représente soit une fricative, soit une affriquée, lesquelles sont retranscrites respectivement dans l'alphabet basque moderne **z** et **tz**.

[4] A savoir une bonne dizaine, tout de même, de chercheurs prestigieux. Le lecteur pourra, s'il le désire, se reporter à la bibliographie que nous donnons à la fin de l'article.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

c'est-à-dire effectivement **[r]** qui représenterait une vibrante forte ***-rr-*** (dans l'« alphabet » ibérique septentrional ou nord-oriental, celui qui nous intéresse ici ; Velaza, 1996 : 21) en opposition à un autre **[ŕ]** qui lui représenterait une vibrante faible ***-r-*** (Velaza, 1996 : 41-42).

Le problème est que l'inscription de Liria ne fait en aucun cas apparaître un

comme le montrent clairement les deux photographies du vase (réalisées en 1954 et en 1960) qui apparaissent, ce qui peut paraître d'autant plus curieux, dans le propre ouvrage d'Untermann (1990 : 464)

L'inscription fait très distinctement apparaître un signe ayant la forme qui suit :

On trouve également ce signe sous la forme suivante :

mais à peine plus arrondie (la forme arrondie semblant apparaître aussi dans d'autres inscriptions avec la même valeur), à savoir le signe correspondant dans notre alphabet à la lettre **/ a /** comme cela avait déjà été clairement établi par plusieurs générations de chercheurs jusqu'à qu'Untermann lise curieusement l'inverse.

L'inscription est la suivante :

en lieu et place d'une lecture manifestement erronée, proposée par Untermann (voir ***infra*** l'inscription n° 701 de l'ouvrage de Siles) :

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

soit une lecture assurée :

KU TU A

GU DU A

Comment pourrait-on expliquer cette interprétation d'Untermann ?

Pour écrire les textes en langue ibérique, quatre systèmes graphiques ont été utilisés au cours de l'Antiquité.

L'alphabet latin a servi à retranscrire quelques inscriptions, peu nombreuses.

Il existe **trois autres** « signarios » ibériques (Velaza, 1996 : 17-21) :

1) Celui appelé **« tartésico »** (utilisé ***grosso modo*** dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique).

2) Le **« signario ibérico »** dit classique, le plus répandu, qui se divise lui-même en deux catégories appelées respectivement « nordoriental » (Catalogne et Pays valenciens) et « sudibérico » ou « suroriental » (la province de Jaén en Andalousie et celle d'Albacete, région de Murcie).

3) Un autre système graphique adapté de l'alphabet ionien et appelé écriture **« gréco-ibérique »** utilisé au cours du IVe siècle avant notre ère dans la région de Murcie ainsi que dans la province d'Alicante, cette dernière étant située dans la région des Pays valenciens. Il apparaît dans la fameuse inscription connue sous le nom de « plomo d'Alcoy ».

La méprise d'Untermann s'expliquerait-elle ainsi :

Dans l'écriture dite « gréco-ibérique » (ou « ionien-ibérique ») du IVe siècle avant Jésus-Christ, le signe

correspondait bien en effet dans notre alphabet à une vibrante[5].

Mais dans le cas qui nous intéresse ici, c'est-à-dire l'inscription du vase de Liria, ni le territoire d'où provient ce vase (territoire où était en usage l'« alphabet » ibérique septentrional), ni l'époque à laquelle ont été réalisées les inscriptions de ce vase, ni le système graphique utilisé n'ont de rapport avec cette écriture « gréco-ibérique » d'origine d'ionienne.

Il ne s'agit pas là d'une hypothèse de travail, il s'agit d'un fait acquis depuis des décennies et cela aux dires des meilleurs spécialistes ayant été amenés à étudier cette question.

Jürgen Untermann aurait-il en conséquence commis une erreur ?

[5] C'est-à-dire à un **[ŕ]** qui aurait représenté, on l'a vu, une vibrante faible ***-r-*** en opposition à un autre **[r]** qui lui correspondait d'après la plupart des spécialistes à une vibrante forte ***-rr-*** (Velaza, 1996 : 41-42).

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Une erreur qui l'aurait amené à confondre un des quatre signes de l'« alphabet » ibérique septentrional, ou « nord-oriental », c'est-à-dire celui de San Miguel de Liria, utilisés indistinctement pour représenter la voyelle **/ a /**, à savoir :

=

/ a /

avec un des deux signes « gréco-ibériques » (ou « ionien-ibériques ») utilisés pour retranscrire les deux vibrantes, présumées faible et forte, à savoir :

=

[ŕ]

autrement dit, un signe représentant manifestement une vibrante faible ***-r-*** d'après certains chercheurs (Velaza, 1996 : 41-42) ; voire le même signe, quoique surmonté cette fois-ci d'une petite barre :

=

[r]

autrement dit, un signe représentant probablement une vibrante forte ***-rr-***.

Ou bien Jürgen Untermann utiliserait-il un autre système graphique ?

Un système graphique ou plutôt une nouvelle interprétation de ce chercheur concernant certains signes ibériques, une explication qui serait alors le fruit des propres réflexions d'Untermann[6] sur la question, mais en aucun cas une « vérité scientifique » établie et admise par l'ensemble de la communauté scientifique comme semblent pourtant le laisser croire au lecteur les dires et le ton définitifs employés par Lakarra.

ESQUISSE DE « CONCLUSION »

Cela étant, un examen attentif des diverses photographies de cette inscription ne permet en aucun cas, de confirmer les dires de ces deux auteurs.

[6] Un raisonnement inspiré en réalité, comme on le verra par la suite, par celui développé quelques temps auparavant par Domingo Fletcher, bien qu'Untermann ne prenne pas la peine de la préciser.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Si on consulte l'ouvrage de référence de Jaime Siles intitulé ***Léxico de Inscripciones Ibéricas*** (1985 : 175, § 699) on constate que pour cet auteur, une autorité reconnue en la matière, la lecture de l'inscription du vase de Liria (une « copa de pie bajo », inscription n° 699 de son ouvrage) ne pose manifestement aucun problème.

Il s'agit bien pour Siles d'une lecture « **gu.du.a** », soit :

Or on peut lire sur un fragment de céramique provenant également du site de Liria, une autre inscription. Il s'agit de l'inscription n° 701 de l'ouvrage de Siles, c'est-à-dire d'un mot lu, d'après cet auteur à la suite de Tovar, Fletcher ou Maluquer de Motes, « **gu.du.r […** », soit en alphabet ibérique :

Le point au milieu du cercle n'apparaît pas, mais la lecture est claire :

KU TU R […

GU DU R […

Cela étant, il ne s'agit pas de l'inscription étudiée ici.

LE RESTE DE L'INSCRIPTION

La deuxième partie de l'inscription du vase de Liria est également interprétée par Untermann d'une façon toute personnelle et, de notre point de vue, très discutable.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

(…)

Commençons par les signes qui ne posent aucun problème, à savoir les signes suivants :

=

/ i /

et

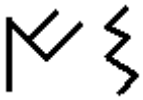
=

[s]

Le premier signe représentant la voyelle **/ i /** fait l'unanimité.

En ce qui concerne l'autre signe, il fait également l'unanimité : il représente soit une sifflante sourde (retranscrite dans l'alphabet basque moderne par la lettre **< z >** et dans l'alphabet phonétique international **/ s /**), soit une affriquée (retranscrite dans l'alphabet basque moderne par le digramme **< tz >** et dans l'alphabet phonétique international **/ c /**).

Soit une lecture assurée :

(…)  (…)

(…) **I(T)Z** (…)

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Les autres signes sont sujets à controverse.

Jürgen Untermann affirme (1990 : 463) de façon inattendue que le premier signe du deuxième mot de l'inscription (voir ci-dessous immédiatement après les trois petits points)

à savoir clairement

représente la voyelle / **o** / et en aucun cas (« sicher kein », soit en français « certainement pas ») la syllabe / **te** / ou / **de** /, alors que cette voyelle a toujours été représentée, comme il le reconnaît lui-même pourtant dans la plupart de ses autres travaux, dans l'alphabet ibérique dit « septentrional » ou « nord-oriental », celui concernant cette inscription, par un signe ayant la forme de la huitième lettre de notre alphabet, c'est-à-dire :

=

/ **o** /

Cela étant, l'examen de l'inscription de Liria ne fait à aucun moment apparaître un tel signe.

C'est bien au signe

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

dans lequel Caro Baroja et Bergua voyaient déjà la syllabe / **te** /, soit (Caro Baroja, [1942-43] 1988 ; Bergua Camón, 1982), que nous avons affaire, autrement dit à un des deux signes « classiques » suivants :

Soit des signes utilisés, en concurrence avec le signe mentionné ci-dessus, et utilisé habituellement dans cet « alphabet » ibérique septentrional pour retranscrire la syllabe / **te** / ou / **de** /.

Que la forme rectangulaire, voire carrée, de ce signe, que l'on aperçoit clairement dans l'inscription de Liria, soit fortement inclinée comme cela est le cas dans les autres représentations classiques de ces signes (voir ci-dessus), ou qu'elle semble, au contraire, « posée » sur sa base, comme cela est le cas la plupart du temps dans cet « alphabet » où, selon Caro Baroja et Bergua, le signe importe peu.

Dans tous les cas de figures envisagés, **il ne peut pas s'agir de la voyelle / o /.**

Prétendre le contraire serait aller contre l'évidence même et c'est pourquoi les dires d'Untermann concernant ce point bien précis paraissent à bien des égards incompréhensibles.

En outre, on pourrait aisément, et en toute objectivité, ajouter : comment se fait-il que les autres auteurs ayant lu cette fameuse inscription n'y aient jamais décelé, pas plus que nous, la présence d'une voyelle / **o** / ?

Il n'y a en conséquence, nous semble-t-il, plus rien à ajouter.

L'inscription est bien :

(…) (…)

soit clairement :

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

(…) TE I (T)Z TE (…)

En ce qui concerne le dernier signe du deuxième terme, il s'agit clairement de la voyelle **/ a /** puisqu'il s'agit du même signe que celui apparaissant dans le premier mot.

Dans sa totalité, l'inscription est :

KU TU A TE I (T)Z TE A

GU DU A DE I (T)Z DE A

Afin procéder à toutes les vérifications d'usage concernant cette question, signalons en outre au lecteur intéressé par ces questions qu'il y a quelques années, c'est-à-dire bien avant que Lakarra ne publie ses singulières critiques, en l'an 2000 plus précisément, nous avons contacté — intrigué que nous étions déjà par la « lecture » proposée Untermann — le ***Museu de Prehistòria i Servei d'Investigació Prehistòrica*** dépendant du ***Museu de Prehistòria i de les Cultures de València***, musée où se trouve le vase de Liria sur lequel apparaît cette fameuse inscription, c'est-à-dire le « letrero ibérico núm. XII ». Nous avons demandé aux responsables de cet établissement des Pays valenciens de nous faire parvenir plusieurs photographies, récentes et anciennes, de ce vase.

Dans les semaines qui ont suivi notre demande, le Conservateur du ***Servei d'Investigació Prehistòrica / Servicio de Investigación Prehistórica***, Madame María Jesús de Pedro Michó, nous a ainsi aimablement fait parvenir deux photographies de ce magnifique et vénérable vase : une en couleur et relativement récente, une autre en noir et blanc datant des années cinquante, du siècle dernier.

L'examen attentif de ces deux photographies, en particulier celle en noir et blanc prise il y plus de cinquante ans, confirme la lecture de cette inscription.

VOICI L'EXPLICATION CONCERNANT LA « LECTURE » D'UNTERMANN

En réalité, les commentaires en allemand d'Untermann à propos de cette inscription permettent d'éclairer cette question. Ils nous montrent quelle a été la démarche intellectuelle de cet auteur. Celui-ci écrit en effet (traduit littéralement de l'allemand ; Untermann, 1990 : 463, § F.13.13) :

« Grand vase ibérique convexe (…). Trouvé en 1934 lors de fouilles (…). Le vase est devenu célèbre à la suite de l'explication de l'épigraphe faite par P. Beltrán (une première fois en 1935), sous la dénomination : "Appel au combat". La moitié supérieure de la paroi montre à droite et à gauche, délimitée par des ornements, une scène de guerre : à gauche un homme peint à pied avec casque, épée et bouclier, qui brandit une lance ; à sa droite une embarcation avec trois hommes dont le dernier tient un bouclier tourné vers l'arrière tandis que le premier le tient tourné vers l'avant ; devant cette

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

embarcation, une autre avec deux hommes : celui qui est à l'arrière, à nouveau, étend son bouclier en direction du bateau suivant ; depuis le bateau de gauche, des lances volent vers la gauche et vers la droite ; sous les embarcations, [il y a] l'épigraphe et trois petits poissons, devant le bateau de droite, deux grands poissons. (…) »

Il poursuit :

« Der 3. = 8. Bst. ist ein rechtsgewendetes **r** (…) » ;

soit, **point essentiel** de sa démonstration :

« La troisième (ainsi que la huitième) lettre est un **r** tourné vers la droite : Fletcher 1981, 75, 1985, 1.10 (…) ».

Il ajoute :

« **r** hat in Liria stets die Form eines einfachen Halbkreises, von dem **a** durch seine nach unten verlängerte Hasta unterscheiden wird (…). P. Beltrán liest ***gudua deisdea*** » ;

soit :

« (…) le **r** a toujours dans [l'inscription de] Liria la forme d'un simple demi-cercle qui se différencie de la lettre **a** par un prolongement vers le bas [trad. litt. : « duquel le **a** se distingue par sa ***patte*** prolongée vers le bas] (…). Ce que P. Beltrán lit ***gudua deisdea*** ».

En fait, Untermann reprend, on le voit, la « lecture » de Domingo Fletcher qui propose de lire **GUDUR** au lieu de **GUDUA** (Fletcher, 1981, 75, 1985 : 52). Untermann préfère la variante avec sourdes : **KUTUR**.

En résumé et pour « conclure », Domingo Fletcher et Jürgen Untermann, lequel en fin de compte ne fait que reprendre le point de vue du premier, sont les deux seuls auteurs, à notre connaissance, à contester la lecture traditionnelle de cette inscription ibérique.

Ils avancent pour cela, on l'a vu, un raisonnement pour le moins inattendu (Untermann, 1990 : 463, § F.13.13) :

« La troisième (ainsi que la huitième) lettre est un **r** tourné vers la droite : Fletcher 1981, 75, 1985, 1.10 (…) »

Bref, le potier à l'origine de cette inscription aurait voulu en réalité, selon eux, reproduire le signe équivalent dans son « alphabet » ibérique à un **/ r /**, mais il l'aurait, à la suite d'une erreur, tracé à l'envers...

Résultat : il aurait, au moment de reproduire un **/ r /**, utilisé le signe équivalant en réalité à la voyelle **/ a /** !

Autrement dit, **ces deux auteurs nous disent savoir ce qu'il se passait dans la tête de ce fameux potier ibère.** Extrapolation que nous ne sommes guère obligés de suivre !

Il est préférable, et cela jusqu'à preuve du contraire, de s'en tenir aux faits et aux seuls faits connus, c'est-à-dire que nous avons affaire à la voyelle **/ a /**, autrement dit à un « mot » **GUDUA / KUTUA**.

Car personne n'a la preuve que le potier à l'origine de cette inscription se soit trompé.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

(Photographies : ***Museu de Prehistòria i Servei d'Investigació Prehistòrica***, Valence)

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Voici à nouveau (voir également ci-dessus) la reproduction de l'inscription apparaissant dans l'ouvrage d'Untermann (1990 : 463) :

(d'après Untermann)

Etant donné que l'« alphabet » ibérique n'opérait pas de distinction entre les sourdes et les sonores et à partir de ce qu'on sait de cette langue si énigmatique et étrange, notamment, quoi qu'en pense Lakarra, sa ressemblance indéniable avec la langue basque, on peut raisonnablement partir du postulat que la « phrase » devait se prononcer dans cette langue plus ou moins comme ceci, ou du moins quelque chose d'approchant :

GU DU A DE I Z TE A

LE « BASCO-IBÉRISME »

Car les faits, n'en déplaise encore une fois à Lakarra, sont ce qu'ils sont et, comme l'indiquait Joan Coromines, les éléments communs entre les deux langues sont « très nombreux en fait de lexique » et « pas du tout négligeables en morphologie et en phonétique » (Coromines, 1965 : 97).

Luis Michelena signalait également que les similitudes basco-ibériques « parecen mayores de lo que cabría atribuir a la casualidad pura y simple » (Michelena, 1961 : 19). María Teresa Echenique ajoute à propos de ces équivalences basco-ibériques qu'on bien affaire à des « elementos que no son sólo préstamos léxicos (los más permeables al contacto de lenguas), sino, incluso, elementos morfológicos y rasgos fundamentales del sistema fonológico » (Echenique, 1987 : 36-37).

Or, si les éléments communs au niveau du lexique peuvent facilement s'expliquer par des relations de voisinage un tant soi peu prolongées, on s'explique moins bien en revanche les affinités morphologiques et phonético-phonologiques entre le basque et l'ibère si on refuse d'admettre qu'à un moment donné de leur histoire ces deux langues étaient unies à un certain degré par un lien de parenté.

En ce qui concerne « el argumento de la intraducibilidad » de l'ibère à partir du basque connu, on pourra consulter l'article de Gabriel M. Verd (1980 : 101-133) qui estime que cet argument n'est pas à lui seul suffisant pour affirmer que le basque et l'ibère ne sont pas apparentés.

Michelena écrivait également en 1977 :

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

« ... uno de nosotros aun siendo lingüista, estaría con toda seguridad muy lejos de poder traducir de corrido un texto vasco, aunque le demos este calificativo, de hace 2.000 años ».

Il citait l'exemple, pour le moins imparable, suivant :

« ¿ Qué pasaría con bastantes de los mismos ***Refranes y Sentencias*** de 1596 si no llevaran versión romance ? Baste como muestra el 233 : ***Yquedac ta diqueada*** [Urquijo, 1967 : 51, § 233] ; lo único que entendemos es ***ta*** ».

Et il s'agit là d'un texte basque écrit il y a moins de cinq siècles !

En effet, en basque actuel cela se dirait (Garate, 2003 : 292, § 8438 ; pour le basque actuel voir entre crochets) :

Ikedak [= emaidak] ***ta dikeada*** [= emanen diat],

« donne-moi et je te donnerai »

Soit l'équivalent de l'ancien ***refrán*** espagnol de la Renaissance (Urquijo, 1967 : 51, § 233) :

Darasme y darte he

« trad. litt. « tu me donneras et je te donnerai [(de) te donner j'ai] »

C'est-à-dire, lui-même l'équivalent de cet autre ***refrán*** espagnol (Garate, 2003 : 540, § 1388)

El que da, espera tomar

« trad. litt. « celui qui donne, espère [en retour] prendre »

Et comme le reconnaissait Michelena, bien « inspiré » le bascophone actuel, fût-il linguiste, qui aurait pu le savoir s'il n'avait eu à sa disposition cette traduction de Garibay rédigée en espagnol du XVIe siècle !

Alors prétendre que l'ibère et le basque n'ont aucun rapport entre eux au seul motif que les textes en langue ibérique — qui ont plus de deux mille ans ! — ne peuvent être facilement compris à partir du basque connu constitue un « raisonnement » quelque peu absurde. De nos jours la plupart des adversaires déclarés, sinon de la thèse, du moins de l'hypothèse « basco-ibérique » ne se risquent plus à le mettre en avant de peur de sombrer dans le ridicule.

Les plus anciens textes basques connus d'une certaine importance remontent au XVIe siècle, voire aux XVe et XIVe siècles si l'on prend en compte la lettre de 1415 et la prière trilingue de la cathédrale de Pampelune vers 1380.

Le « proto-basque » (qui nous est inconnu mais dont on pense que l'« aquitain » pourrait constituer un témoignage) et l'ibère ne pourraient-ils pas être issus en effet d'une même langue préhistorique qui aurait divergé par la suite.

Quels sont par conséquent les « éléments » permettant à Lakarra de croire l'inverse ?

S'il dispose de ces « éléments », ce dont on se permettra de douter, alors il ne manquera certainement pas de les faire connaître aux lecteurs intéressés par ces questions.

En attendant, rappelons tout de même qu'il est possible, c'est même là selon nous l'hypothèse la plus vraisemblable, ou du moins la moins invraisemblable, qu'à l'époque romaine la langue ibérique,

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

l'« aquitain » et « proto-basque » aient été fortement apparentés comme le sont aujourd'hui par exemple le castillan, le catalan et l'italien (et ses dialectes).

Après un temps d'adaptation relativement court et aux prix de quelques efforts, un hispanophone peut se faire aisément comprendre d'un Catalan ou d'un Italien et vice-versa.

Pourquoi n'aurait-il pas pu en être de même au début de notre ère ?

L'« argument définitif » qui revient souvent, un « argument » que Monsieur de Lapalisse n'aurait certainement pas renié, est le suivant : si la langue ibérique pouvait s'expliquer par le basque, on le saurait.

Cependant, et au-delà de la démonstration de Michelena mentionnée auparavant, à bien des égards déjà imparable, en supposant qu'un chercheur, dans un futur lointain et hypothétique, vienne à trouver un texte rédigé en latin et un autre en moyen français et qu'il ne sache pas, pour une raison indéterminée, que le moyen français vient effectivement du latin, il arriverait probablement, après plusieurs tentatives infructueuses, à la conclusion « logique » que le latin et le moyen français sont deux langues n'ayant aucun rapport entre elles.

Nous, en revanche, nous savons que ce n'est pas le cas, car les peuples parlant latin ou des langues issues du latin « possédaient généralement l'écriture et nous ont laissé des témoignages anciens, échelonnés dans le temps et distribués dans l'espace », ce qui permet aux chercheurs de déterminer « l'évolution [du latin] vers les langues-filles, les langues romanes, selon tout un arsenal de règles précises » (Allières, 1999 : 316).

Ce n'est le cas de la langue basque.

Peut-on, en conséquence, à partir des seules (et relativement rares) inscriptions aquitaniques et des textes basques anciens, affirmer que le basque n'a aucun rapport de parenté avec l'ibère ?

Dans l'état actuel des connaissances, **la réponse est clairement non**.

Et en guise de conclusion, nous citerons un auteur faisant autorité en la matière, point sur lequel Lakarra ne nous démentira certainement pas, un spécialiste reconnu de la langue ibérique, à savoir Javier Velaza de l'Université de Barcelone, qui il y a quelques années écrivait dans un ouvrage désormais célèbre (1996 : 62) :

« Sea como sea, constituiría una temeraridad, según creemos, negar absolutamente la posibilidad de un parentesco en algún grado entre ambas lenguas [ibérique et basque] : **es cierto que no se ha probado que éste exista**, **pero tampoco se ha probado lo contrario** (c'est nous qui soulignons) ».

LA « COMPARACIÓN LINGÜÍSTICA VASCO-IBÉRICA » SELON LAKARRA

Lakarra écrit (2006 : 238, n. 19) :

« No podemos sino estar de acuerdo con la conclusión de De Hoz : "de ninguna forma debe intentarse la comparación lingüística vasco-ibérica sin haber llegado antes, por medios independientes, a una interpretación del texto ibérico afectado" (1981 : 55) ».

Au-delà du ton quelque peu solennel de cette remarque, prenons néanmoins au pied de la lettre les dires de ces deux auteurs.

UNE DÉCOUVERTE INATTENDUE

Pour cela, il est nécessaire avant tout de présenter, ne serait-ce que façon succincte, l'histoire et le contexte qui furent ceux de la découverte de cette fameuse inscription ibérique, qui impressionna les linguistes en général, mais surtout les chercheurs originaires de la péninsule Ibérique.

Plusieurs fragments de céramique ibérique, seize vases en tout, datant probablement du premier siècle avant Jésus-Christ, furent en effet découverts en 1934 dans la localité de San Miguel de Liria, localité située à côté de la ville de Valence.

Ces fragments représentent des scènes de la vie courante, la plupart joliment réalisées, et comportent plusieurs inscriptions ibériques.

UNE SCÈNE DE « COMBAT »

Le plus célèbre de ces fragments, le n° XII, décrit notamment par Untermann, représente un combat entre des guerriers occupant deux barques et qui se lancent des flèches.

On distingue également un autre guerrier qui se trouve sur la terre ferme ; à l'aide d'un javelot et d'un arc, il harcèle les occupants de la deuxième barque. En dessous des embarcations des poissons se déplacent dans l'eau.

On imagine mal que l'inscription n'entretienne pas de rapport étroit avec cette scène de combat.

En conséquence, on peut donc parfaitement, « por medios independientes » et de façon tout à fait raisonnable, parvenir « a una interpretación del texto ibérico » sans faire appel pour cela à la langue basque.

L'inscription ibérique se lit :

GU DU A / KU TU A

Or, en basque « (le) combat » se dit **GUDU(A)** ou **KUDU(A)** — la forme ***kudu*** est attestée chez Mendiburu au XVIIIe siècle.

La simplicité se fait ici gage de vraisemblance !

LES « ARGUMENTS » DE LAKARRA

UN PRÉTENDU « GERMANISME »

Bien évidemment, l'auteur ne manque pas de mentionner, quoique fort rapidement, la question du prétendu « germanisme » que pourrait constituer à ses yeux le terme basque ***gudu***, « combat », bien qu'il s'agisse d'un subterfuge éculé, un artifice qui n'impressionnera plus désormais que quelques lecteurs non initiés à ces questions concernant le lexique basque et ses subtilités.

Lakarra rappelle ainsi que « ***gudu*** pued[e] ser un germanismo, lo cual, de confirmarse, cortaría la discusión en este punto » (2006 : 238), « oubliant » au passage de dire qu'une des plus hautes autorités en la matière, à savoir Michelena — pas plus que la plupart des autres chercheurs intéressés par cette question — ne croyait pas un seul instant à cette possibilité[7] lorsque, entre autres, il écrivait (Michelena, 1964 : 130-131, § 5. 4) :

« Un término que ha hecho gastar torrentes de tinta es el vasc. (antiguamente común o muy general) ***gudu*** 'combate' (y no 'guerra' como erróneamente se suele decir) que, según Uhlenbeck, vendría de ****gundu***, a su vez de origen germánico ».

Il ajoutait :

« Luego — desde Gavel, por lo menos — se ha visto que ***no es correcta*** (c'est nous qui soulignons) la teoría de aquél [Uhlenbeck], según la cual una nasal puede perderse delante de oclusiva dentro del vasco mismo ».

Il poursuivait :

[7] Agud & Tovar, 1992 : 838. Certains auteurs ont pensé que des populations d'origine germanique se seraient peut-être installées dans la Péninsule au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, ce qui est loin de faire l'unanimité.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

« Por lo tanto, si ***gudu*** no nos conduce a otra forma y seguimos apegados a su oriundez germánica, tendremos que buscar la fuente del término en un dialecto germánico (cf. anglosajón ***gúth***, p. ej.) donde las nasales se han perdido con alargamiento de la vocal precedente ante ciertas consonantes ».

Mais,

« [P]ero, aunque los vascos han tenido contactos más bien tardíos con los ingleses, sin hablar de otros anteriores y menos permanentes con los normandos, ***no parece razonable buscar fuera del gótico la fuente de un término tan difundido en otros tiempos*** (c'est nous qui soulignons) ».

Conclusion :

« No parece haber, por lo tanto, mayor obstáculo par seguir relacionando, como hacen otros, el vasc. ***gudu*** con el ib. ***cutu-*** ».

L'« ARTICLE » *-A* : ORIGINE ET ANCIENNETÉ

Lakarra écrit :

« Como el propio Iglesias es consciente — après quoi, il nous cite —, "toute cette hypothèse [se asienta] en grande partie sur l'existence au début de notre ère, existence désormais tout à fait envisageable pour les raisons évoquées auparavant, des ["]articles["] singulier et pluriel" ».

Malheureusement, les lecteurs de Lakarra ne sauront jamais quelles peuvent être « les raisons évoquées auparavant » par « Iglesias », lesquelles raisons en effet permettent désormais d'envisager, toujours selon « Iglesias », l'« existence au début de notre ère des "articles″ singulier et pluriel » puisque Lakarra omet de les rappeler.

La démonstration concernant un point essentiel de notre hypothèse passe ainsi à la trappe !

En effet, Lakarra « oublie » encore une fois de rappeler aux lecteurs de la revue savante qui publie son article quelques points de détails.

On considère qu'en basque l'existence du déterminant ***-a*** correspondant au premier cas de la déclinaison appelé nominatif (traduit d'ordinaire par l'article) serait tardive et que cet « article » est issu du démonstratif basque marquant l'éloignement ***(h)ar-***, « celui-là là-bas » (c'est-à-dire en latin ***ille***) qu'on retrouverait manifestement dans les termes déclinés ***gizon-ar-en***, ***emazte-ar-i***, etc. L'explication la plus répandue est la suivante : la vibrante finale ***-r*** se serait effacée à la suite de l'usage répété en position atone de l'« article » basque, soit : ***-*(h)ar > -a*** (Gavel, 1921 : 216, § 95)[8].

Il est « admis » depuis la fin du XIXe siècle, à la suite de l'hypothèse de W. J. van Eys en 1873 et 1879, que cet « article » n'existait pas au début de notre ère. Cette théorie fut acceptée et complétée par Uhlenbeck en 1910. Depuis plus d'un siècle, cette hypothèse est devenue une « quasi certitude ».

Mais Van Eys avait-il raison ?

Car les faits sont moins clairs que voudraient nous le faire croire Lakarra.

L'INSCRIPTION DE PLASENZUELA EN ESTRÉMADURE

Au début du siècle, on découvrit dans la province de Cáceres, dans la localité de Plasenzuela, en Estrémadure, dans l'ancien territoire des ***Vettones*** — un peuple voisin des Lusitaniens et considéré d'ordinaire comme d'origine préceltique —, une inscription romaine du début de notre ère qui fut analysée dans les années soixante-dix, photographie à l'appui, par María Lourdes Albertos (1972 : 213-218).

L'inscription est nette et ne pose aucun problème.

Voici ce qu'on y lit :

[8] Certains restituent un prototype ****kar*** originel pour ce démonstratif, ce qui signifie qu'en « proto-basque » on aurait peut-être eu des formes telles que ****emazte-kar-en***, etc. Ce point n'est toutefois pas entièrement acquis.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

D(is) M(anibus) S(acrum) / L(ucius)
IVLVS LASCI/VI IBARRA AN(norum) / XXXIII
H(ic) S(itus) S(epultus) E(st) / S(it) T(ibi) T(erra)
L(evis) PATER [F(ilio)] F(aciendum) C(uravit) /
… [LAS]CIVI…

(« ***Consacré aux dieux Mânes***, ***à L(ucius) Iulius*** [fils de] ***Lasciuus Ibarra*** [***cognomen*** ou surnom], ***âgé de 33 ans. Ci-gît. Que la terre te soit légère. Son père s'est chargé de l'ériger*** [le présent monument[9]] ***à son fils*** [… »)

[9] On notera l'absence, courante en latin, du C.O.D (***monumentum***, ***sepulchrum***) désignant le monument sur lequel on lit cette dédicace.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

UN *COGNOMEN* INDIGÈNE (BIZARREMENT) MÉCONNU DES BASCOLOGUES

Dans cette inscription, le nom, autochtone puisqu'en aucun cas il ne s'agit d'un nom latin connu, ***IBARRA*** fait office de ***cognomen***, c'est-à-dire de surnom.

Or, ce nom[10] pourrait sérieusement remettre en cause, comme l'indiquait, ***il y a déjà plus de vingt ans***, Alfonso Irigoyen, dont l'autorité et la compétence n'étaient en rien inférieures à celles de Lakarra, l'hypothèse selon laquelle l'« article » ***-a*** en basque serait une création tardive : « (…) lo que, si realmente estaba relacionado con vasc. **ibar**, nos conduciría a la cuestión de la antigüedad del artículo **-a** en lengua vasca » (Irigoyen, 1986 : 86).

Lakarra n'en souffle mot !

Considérerait-il qu'il s'agit là d'un « point de détail » ?

Il est vrai qu'il n'est pas le seul auteur à passer complètement sous silence ce fait.

En effet, avant nous, **seuls** María Lourdes Albertos et Alfonso Irigoyen avaient mentionné l'existence de cet « Espagnol » de l'Antiquité, sûrement un Vascon : ***Lucius Iulius Ibarra***, fils de ***Lasciuus***.

Expliquons à présent au lecteur, amateur ou spécialiste, intéressé par le sujet de quoi il s'agit exactement. Nous citerons pour cela à nouveau María Lourdes Albertos, spécialiste reconnue (1972 : 215) :

« (…) ¿ Quién era este individuo ? »

« ¿ Cómo fue a parar a la tierra de los ***Vettones***, a la provincia romana de Lusitania, desde sus montañas [pyrénéennes] de origen ? ».

« Este es el problema para el cual tal vez la parte que falta de la inscripción nos hubiera dado alguna pista, y ahora sólo podemos en su lugar ofrecer algunas hipótesis ».

Quoi qu'il en soit,

« [n]uestro individuo aparece plenamente romanizado : ***Lucius Iulius Ibarra***, hijo de ***Lasciuus***, ciudadano romano sin duda, si atendemos a que lleva los ***tria nomina***, y con ***absoluta seguridad***, ***por su*** cognomen ***indígena***, ***de procedencia vascona o al menos de una región de habla vasca*** (c'est nous qui soulignons) ».

« (…) En cualquier caso, la clave del secreto está en el fragmento que nos falta de la piedra. Y fuera a la tierra de los Vettones por motivos militares, serviles o de simple interés particular, creemos mas bien que ***Ibarra*** estaría ya relativamento afincado en aquella tierra y que probablemente el soldado, o el siervo o el viajero que se estableció cerca de ***Norba*** [act.ville de Cáceres, Estrémadure] sería su padre ***Lasciuus*** ».

« Lo que no quita de todos modos el interés que desde el punto de vista lingüístico ofrece el nombre, uno de los pocos nombres vascos claramente documentados en la vertiente meridional de los Pirineos, aunque no podamos llegar a saber de qué zona concreta procedía y qué motivos le llevaron a morir entre los ***Vettones*** de la ***Colonia Norbensis Caesirina*** (1972 : 218) ».

LES INSCRIPTIONS EN LANGUE BASQUE DE *VELEIA*

L'***oppidum*** de ***Veleia***[11], situé dans la province basque d'Alava, est un site archéologique où l'on a découvert récemment des objets romains d'une valeur exceptionnelle, en particulier un ensemble épigraphique parmi les plus importants et étonnants du monde romain[12].

---

[10] Un nom qui correspond au vocable et patronyme basques ***ibarra / Ibarra***, « le vallon, la vallée ».

[11] Signalons que l'***Itinéraire d'Antonin*** cite une localité galicienne appelée ***Pons Vellegia*** ou ***Velegia*** (aujourd'hui ***Ponte Vea***, La Corogne). Le nom doit être rapproché de celui de l'agglomération des ***Caristii*** appelée au cours de l'Antiquité ***Ouéleia / Beleia*** ou ***Velegia***, aujourd'hui Iruña de Oka, Alava (Iglesias, 2000 : 126). Henrike Knörr rappelle que « se habla de ***Veleia*** [l'alavaise ; ici il ne s'agit pas de la galicienne] en las

La découverte d'inscriptions à caractère religieux d'origine chrétienne en langue basque est en effet d'une importance capitale pour l'étude philologique du basque. La confirmation de leur datation — elles couvriraient une période allant du IIIe au VIe siècle — supposerait une coexistence de la culture et de la langue basques et latines.

La valeur linguistique de ces inscriptions en argile est inestimable, d'autant plus que certaines d'entre elles présenteraient des mots du vocabulaire courant : ***EDAN*** (« boire »), ***IAN*** (« manger »), ***LO*** (« dormir »), etc.

En outre, on a découvert parmi elles des séries de mots, tels que par exemple ***GEVRE ATA ZVTAN*** (« notre père [est] en vous ») ou ***IESUS***, ***IOSHE ATA TA MIRIAN AMA*** (« Jésus, [son] père Joseph et [sa] mère Marie »), etc. (Knörr, 2007 : 9).

L'ARTICLE « DE NOMINATIVO »

Si au début de notre ère une forme telle que ***geure***, « notre (propre) », tenue pourtant pour « moderne » il y a encore peu par les spécialistes, et un nom comme ***Ibarra*** existaient, ce qui est effectivement le cas, en basque, l'appelât-on « proto-basque » ou « pré-basque » — il ne s'agit là en fin de compte que d'un débat sémantique mineur — en conséquence, ***rien*** ne permet à Lakarra d'affirmer, comme il le fait pourtant de façon péremptoire, qu'au début de notre ère cet « article » n'existait pas en « proto-basque » ni dans la langue ibérique.

Un chercheur du niveau de Lakarra devrait en effet savoir que dans ce type de recherches il faut toujours se garder d'affirmations trop définitives et de distinctions trop tranchées.

Henrike Knörr, dont l'autorité et la compétence dans le domaine de l'histoire du ***vascuence*** ne sont en rien moindres à celles de Lakarra, écrit à propos de l'ancienneté de l'« article » en basque[13] :

« Todo el mundo sabe que en la literatura latina del Bajo Imperio aparecen adjetivos demostrativos (***illa domus***) que tienen un cierto sentido de artículo determinado ».

Par conséquent, ajoute-t-il,

« ¿ Por qué no va a pasar algo parecido en el euskera del siglo IV o V ? »

Or étant donné que c'est Lakarra qui amène le débat sur ce terrain, **c'est à lui de répondre à cette question.**

Le peut-il ?

L'ARTICLE « PLURAL DE NOMINATIVO »

L'existence de l'« article » ***-a*** au début de notre ère n'est pas « prouvé » certes, mais l'inverse ne l'est pas non plus, par conséquent ***rien*** n'est impossible, comme nous le montrent au demeurant les découvertes faites dernièrement sur le site de ***Veleia***, malgré le fait que Lakarra, à la suite de deux autres chercheurs, ait publiquement, et de manière quelque peu hâtive, insinué que ces découvertes pourraient être le résultat d'une « falsification », ce qui à ce niveau de la recherche serait difficilement imaginable et de toute façon extrêmement peu probable puisque toutes les analyses effectuées (laboratoires de Geochron, Cambridge de l'Etat du Massachussets-USA et du ***Centre for Isotope Research*** de l'Université de Gröningen, Pays-Bas ; laboratoires de l'Université de Cracovie, Pologne ; laboratoires de spectroscopie nucléaire du CEA-CNRS, France ; laboratoires Adirondack du Centre technologique de Zamudio, Pays basque) démontrent l'authenticité de ces inscriptions, aussi

---

fuentes clásicas y altomedievales, por ejemplo en la crónica del rey Alfonso III, donde leemos ***Uelegia Alabense*** » (2007 : 8).

[12] Le site d'Iruña-Veleia est situé sur la principale voie terrestre du Nord de la péninsule Ibérique. Les restes découverts s'étendent sur une zone d'environ quatre-vingt hectares. Le site, situé à une dizaine de kilomètres de Vitoria, appartient à la commune d'Iruña de Oka.

[13] « El filólogo Henrike Knörr replica que Veleia "revolucionará" la historia del País Vasco », article paru dans le quotidien ***El Correo*** le 21 novembre 2006.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

extraordinaires et inattendues puissent-elles paraître. A l'heure actuelle, de nouvelles analyses sont, nous dit-on, en cours. Il faudra donc attendre ces nouvelles « conclusions ».

En effet et en attendant, ***rien*** n'est plus impossible.

Par conséquent, il se pourrait que l'« artículo plural de nominativo » ***-ak*** ait existé plus tôt qu'on ne l'eût cru.

Nous avions déjà mentionné cette possibilité dans un de nos articles (Iglesias, 2000 : 337-342). Au début de notre ère la langue basque aurait connu le déterminant ***-a*** correspondant au singulier du premier cas de la déclinaison euskarienne appelé nominatif dont le pendant pluriel aurait été, quant à lui, ****-ag*** comme le proposait Albert Léon.

Or, ce prototype ****-ag*** aurait été à son tour issue d'une forme plus ancienne ****-aga***, conservée dans la toponymie à l'état de fossile.

Michelena avait déjà envisagé cette possibilité (1990 : 238, n. 28) :

« Esta relación podría entenderse en el sentido de que ***-a-ga***, conservado en los nombres de lugar, es precisamente la forma más antigua de ***-ak***, generalizado en la declinación. Es, en effecto, extraño que este suf. sea el único usado en toponimia que de otro modo no tendría una correspondencia en el léxico común ».

Il ajoutait :

« Esto encuentra cierto apoyo en el hecho de que ante ***-aga***, como ante los sufijos de declinación, la vocal final del tema no sufre cambio ni caída (***Harriaga***, no ***Harr-***, ***Arteaga***, no ***Arta-***, etc.), pues lo mismo ocurre con un suf. que es común a la toponimia y a algunos casos del plural : ***-eta*** en ***(H)arrieta*** y ***(h)arrietan***, etc. ».

La désinence primitive de l'ergatif singulier des noms communs et des adjectifs aurait été ***-a + -k > -ak*** (ce qui est encore sa forme actuelle) et la désinence primitive de l'ergatif pluriel, signalait Gavel (1921 : 339), aurait alors pu être ****-agek***[14] qui se serait contracté en ***-ak*** (< ***-*a(e)k < *-a(g)ek***) dans les dialectes basques méridionaux et en ***-ek*** (< ***-*(a)ek < *-a(g)ek***) dans les parlers septentrionaux. Si cette hypothèse de Gavel était exacte, nous pourrions en déduire une autre : cette forme ****-agek*** aurait pu être elle-même issue de la contraction d'une plus ancienne ****-agaek***

Autrement dit, au début de notre ère on eût pu dire en « proto-basque » ****ibarra***, « le vallon » (par exemple l'individu appelé au cours de l'Antiquité ***Ibarra***) ~ ****ibarraga***, « les vallons ».

Il existe plusieurs raisons qui laissent supposer qu'une telle hypothèse ne serait pas invraisemblable. D'après Luis Michelena, la forme verbale ***dut***, « je l'ai » est probablement issue d'une prototype ****duda*** et cela pour plusieurs raisons : cette forme apparaît dans une phrase telle que ***ikusi duda-n etxea***, « la maison que j'ai vue », c'est-à-dire ***ikusi *duda + -n etxea***, mais également parce que la forme intermédiaire ***dud*** est attestée en roncalais et chez Oihenart, ce qui permet de restituer toute l'évolution présumée : ****duda > dud > dut.***

La chute du ***-a*** final serait alors due à un phénomène d'enclise — les termes dits « enclitiques » ayant tendance à s'affaiblir (Michelena, 1990 : 236) — provoquant ultérieurement l'assourdissement de la sonore devenue finale, ce qui permet de postuler pour le « proto-basque » l'évolution qui suit : ****ibarraga > *ibarrag > ibarrak***, « les vallons ».

Les formes munies du suffixe ***-aga*** représentant le nominatif pluriel se seraient alors uniquement conservée dans les noms utilisés comme toponymes tels que par exemple ***Ametzaga***, ***(H)aritzaga***, « litt. les chênes tauzins / pédonculés », ***(H)arriaga***, « les pierres », les formations toponymiques ayant, on le sait, tendance à se fossiliser, alors que la langue basque continuait à évoluer.

[14] Plutôt que, toujours selon Gavel, la forme ***-akek*** postulée par Campión et Azkue, Michelena rappelant par ailleurs que le génitif pluriel ***-aken*** utilisé en dialecte haut-navarrais d'Irun constitue une innovation récente : ***gizonaken***, etc. (1990 : 238, n. 28).

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Il serait arrivé un moment où les locuteurs « proto-bascophones » n'auraient plus su que ***-aga*** représentait en réalité l'ancienne forme du suffixe ***-ak***. Cette incompréhension n'aurait pas cependant empêché ces locuteurs de sentir que des noms comme ***(H)aritzaga***, ***Ametzaga***, etc. devaient signifier ***grosso modo*** « lieu où il y a des chênes (tauzins / pédonculés) » ou quelque autre signification équivalente puisque le terme précédant immédiatement ce suffixe restait la plus du temps tout à fait compréhensible : ***ametz***, ***(h)aritz***, ***(h)arri***, etc.

Ne connaissant plus la valeur originelle de ce suffixe fossilisé, les locuteurs « proto-bascophones » l'auraient alors réinterprété comme un lexème autonome signifiant simplement « lieu de ». Par la suite, ils auraient fini par l'appliquer à toutes sortes d'objets, voire à des anthroponymes : ***Catalinaga***, « lieu (maison) de Catherine», ***Sistiaga***, « lieu (maison) de Sixte », etc[15].

CONSÉQUENCE

Les découvertes faites à Veleia-Iruña n'invalident en rien cette hypothèse, elles permettent simplement de penser que cette évolution aurait eu lieu à une date plus ancienne qu'on ne le croyait, ***c'est-à-dire qu'au début de notre ère l'évolution* *-aga > *-ag > -ak *avait déjà eu lieu*** car après tout, si au IIIe siècle après Jésus-Christ, on l'a vu, une forme telle que ***geure***, « notre (propre) » existait au début de notre ère en basque, personne, pas même Lakarra, ne pourra en conséquence nous empêcher de penser raisonnablement que l'« artículo plural de nominativo » ***-ak*** existait à la même époque en « proto-basque » et, pourquoi pas, dans la langue ibérique.

A la différence de Lakarra qui balaie d'un revers de main et sur un ton définitif une piste de travail pour la simple raison qu'elle lui déplaît, nous mettons en avant une série de raisonnements, contestables, comme le sont toutes les hypothèses, mais démontrant qu'il est tout à fait envisageable que ces phénomènes linguistiques aient pu parfaitement exister il y a deux mille ans.

Les récentes découvertes de ***Veleia*** semblent nous donner raison et contredire les assertions solennelles et tranchantes de cet auteur.

Lakarra poursuit à propos de notre hypothèse :

« Si añadimos que la velar final », à savoir ***-k*** dans *GUDUAK, « (cuya presencia no parece inquietar a Iglesias) », dit-il, « ha de corresponder al artículo — en concreto al tardío articulo plural de nominativo, no documentado hasta más de una docena de siglos más adelante (…) », et que « todavía en ***Refranes y Sentencias*** (…) se encuentran ***daminda***[16], ***diqueada***[17], etc., con retención de vocal final etimológica », alors, conclut-il, « hemos de reconocer » que « no nos sentimos animados » à « seguir a Iglesias en su análisis y a suponer que la oclusiva final posterior a una caída todavía no producida » et, affirme-t-il de façon ***catégorique***, pour dire le moins, « presente en una categoría todavía inexistente », ce qui constitue, on l'a vu, une affirmation gratuite, laquelle occlusive finale aurait eu pour conséquence « el ensordecimiento en inicial de la oclusiva de la siguiente palabra ».

LE *VASCUENCE* « DIALECTAL »

Lakarra écrit (2006 : 237) :

[15] On sait en effet, par ailleurs, et bien qu'il ne s'agisse pas exactement du même phénomène postulé ici pour le suffixe ***-aga***, que ***tegi***, « abri », ***toki***, « endroit », ***gune***, « zone, espace, endroit » sont des mots modernes créés par mécoupure, c'est-à-dire « en prenant la consonne de liaison pour initiale » (Orpustan, 1999 : 250) : ***tegi* < *-t- + egi***, ***toki* < *-t- + oki***, etc., sans qu'on sache pour autant si les termes ***-egi*** et ***-oki*** représentaient dans la langue ancienne des suffixes ou des lexèmes libres.

[16] Il s'agit d'une forme verbale synthétique du XVIe siècle (Michelena, 1956 : 19-22). Ici Lakarra suggère probablement que le fait d'avoir encore au XVIe siècle deux formes archaïques telles que ***diqueada*** [= ***dikeada***, à savoir « con retención de vocal final etimológica »] au lieu de ****dikeat*** rendrait selon lui difficile d'envisager pour le début de notre ère l'évolution ****-aga > *-ag > -ak.*** Voir cependant les réflexions de Michelena sur le sujet (cf. ***supra***, 1990 : 238, n. 28)

[17] Il s'agit également d'une forme verbale synthétique du XVIe siècle (cf. ***supra***, Urquijo, 1967 : 51, & 233).

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

« En su opinión [à savoir la nôtre], el antiguo y reiterado < **GUDUA DEISDEA** > debería entenderse como ***GUDUAT : EITZTEA / EISTEA**, con lo que a través de ***-k*** > ***-t*** y ***-r-*** > ***-Ø-*** llegaríamos a un previo ***GUDUAK E(R)ITZTEA**, "aimer les combats″ ».

Le lecteur ne saura malheureusement jamais quels sont les éléments permettant à « Iglesias » de postuler le changement phonétique en question (c'est-à-dire ***-k*** > ***-t*** dans ***GUDUAK** > ***GUDUAT**) car...

Lakarra ne le dit pas.

Il daigne toutefois préciser au(x) lecteur(s) que pour cela « habremos de admitir que los dos cambios fonéticos arriba descritos[18] se daban no sólo en el vascuence (dialectal) moderno de los siglos XVIII y siguientes, sino también un par de milenios antes ».

Lakarra insinuerait-il, en mettant, à dessein, entre parenthèses le mot dialectal, c'est-à-dire en le faisant clairement ressortir, que le fait de mettre en avant des faits dialectaux dans le cadre de notre démonstration aurait forcément pour conséquence d'affaiblir celle-ci ?

C'est forcément l'impression qu'en aura le lecteur.

Cela étant, existe-t-il un autre ***vascuence*** que « dialectal » ?

La langue basque étant, comme toutes les langues au demeurant, une langue « naturelle », elle ne peut être en conséquence que « dialectale » — le français « standard », pas plus que le basque « standard » dont la création est encore plus récente, ne sont évidemment en rien concernés par cette affaire.

Que peut faire un chercheur sinon mettre en avant des phénomènes dialectaux lorsqu'il veut émettre une hypothèse concernant l'histoire de la langue basque ?

Lakarra ajoute :

« (…) [vascuence (dialectal)] moderno de los siglos XVIII y siguientes ».

Cela étant, le basque connu n'est à quatre-vingt dix neuf pour cent que du basque moderne.

---

[18] A aucun moment Lakarra ne dit pas en quoi consiste notre explication. La voici (Iglesias, 2000 : 21-22) : » On sait que basque et ibère avaient en commun, rappelle Joan Coromines, plusieurs traits phonétiques. Or, la langue basque connaît l'alternance ***k / t***. On pense en effet que le terme ***ixterbegi***, ***izterbegi***, « envieux, ennemi, adversaire » pourrait être issu, d'après Jean Haritschelhar, de ***ixker begia***, « l'oeil du côté gauche, qui regarde de travers », l'hypothèse étant considérée comme très plausible. Citons aussi en basque le prénom ***Auxtin*** et sa variante ***Auxkin***, « Augustin » (où on a manifestement affaire à une dissimilation au niveau du point d'articulation : dentale ***t*** dentale ***n*** > vélaire ***k*** dentale ***n***). En outre, Henri Gavel consacre plusieurs pages à ce phénomène phonétique relativement courant en basque. N'aurions-nous pas alors en réalité dans cette phrase ibère une alternance de ce genre : le potier n'aurait-il pas en réalité voulu écrire, sous la scène qu'il venait de peindre, la phrase ***GUDUAK E(R)ITZTEA / E(R)ISTEA***, « aimer les combats » (pour l'« article » pl. ***-ak***, cf. ***supra***) qui, à la suite d'une dissimilation tout à fait plausible de ***k*** en ***t*** dans la séquence ***g-k*** (***G-udua-K*** > ***G-udua-T***) aurait été prononcée dans le langage courant ***GUDUAT E(R)ITZTEA / E(R)ISTEA***. On peut également, plus simplement, envisager en lieu et place d'une telle dissimilation, une assimilation progressive à distance ou dilation : ***-D-K-*** > ***-D-T-***, c'est-à-dire l'hypothèse selon laquelle la séquence 'dentale - vélaire' aurait été substituée par la séquence 'dentale-dentale'. Or, ce phénomène existe en basque. En haut-navarrais méridional, dialecte archaïsant et aujourd'hui éteint, les formes allocutives masculines, c'est-à-dire dans la conjugaison tutoyante masculine, ont systématiquement substitué la marque ***k*** caractéristique par un ***t.*** Autrement dit, la forme ***ginduka***, « nous [t'] étions » (la personne interpellée est un homme, ailleurs ***gindukan*** > ***ginduan***, « id. ») est devenue ***ginduta***, « id. ». C'est-à-dire qu'on a eu affaire à une séquence ***GinDuKa*** > ***GinDuTa***, vraisemblablement par assimilation progressive du point d'articulation dans la séquence ***-D-K-*** > ***-D-T-.*** Par la suite, le système aurait été, par analogie, généralisé aux autres formes : ***nuta***, « je [t'] étais » (cf. ***nukan*** > ***nuan***, « id. »), ***zuta***, « il [t'] était » (cf. ***zukan*** > ***zuan***, « id. »), etc. Si l'on compare à présent ce fait de phonétique basque à notre hypothèse ibérique, on obtient l'équivalence qui suit : eusk. ***GinDuKa /*** ib. ***Gu-DuaK-*** > eusk. ***GinDuTa /*** ib. ***GuDuaT-***. Si l'on admet que le basque et l'ibère ont indubitablement, d'après plusieurs auteurs, dont Joan Coromines, de nombreux points communs d'un point de vue phonético-phonologique (et morphologique) et que même dans certains cas les faits sont identiques, on pourra parfaitement admettre cette hypothèse puisque le fait envisagé pour l'ibère existe en basque ».

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Et, rappelons-le, le premier ouvrage connu en langue basque, celui de Dechepare, a paru au cours du XVIe siècle[19], c'est-à-dire déjà aux Temps modernes.

A partir de quel type de basque, si ce n'est du basque moderne et dialectal, les chercheurs devraient-ils émettre des hypothèses ?

Lakarra nous reproche enfin, ce qui peut paraître stupéfiant à un tel niveau, de ne pas pouvoir démontrer nos hypothèses.

Mais lui, peut-il prouver que nos hypothèses sont fausses ?

Et surtout, peut-il démontrer, lui, que les siennes sont, sinon le reflet de la « vérité », du moins plus incontestables que les nôtres ? Comment sait-il, lui, que ces phénomènes phonétiques n'existaient pas déjà au début de notre ère ? Dispose-t-il d'« éléments » lui permettant d'affirmer cette non-existence ?

Bref, Lakarra nous reproche de faire de la recherche, c'est-à-dire de « réfléchir », reproche surprenant pour dire le moins, autrement dit d'émettre des hypothèses construites, selon lui, « sobre cimientos muy endebles ».

Mais, lui, que fait-il sinon la même chose ?

C'est-à-dire avancer des hypothèses plus ou moins insolites, la plupart du temps sur des « cimientos » tout aussi, sinon plus, « endebles » que les nôtres.

Il poursuit :

« [P]or fin, [il faudrait admettre] que ***gudua*** y ***eristea / eritztea*** tenían ya hace dos mil años — siglo arriba, siglo abajo — el mismo significado y análisis morfológico que Iglesias encuentra en el vascuence actual ».

Et pourquoi pas ?

A-t-il la preuve que cela n'était pas le cas ?

Poursuivant son « raisonnement », et, soit dit en passant, en donnant parfois l'impression de se répéter quelque peu, il ajoute :

« (…) esos vocablos no tienen documentación coetánea (aquitana) ni bastante posterior (medieval) en vascuence. Por tanto, no podemos saber si existían ni si tenían esas acepciones (…) ».

Et après cette lapalissade, il ajoute :

« No es únicamente ***eritzi*** el que está falto de testimonios antiguos, sino el conjunto de los verbos, incluidos los verbos factivos ».

Mais qui a dit le contraire ?

Lakarra utilise en fait un « argument » ***ex silentio*** qui, par définition, ne peut en rien invalider une hypothèse, fût-elle la nôtre et lui déplût-elle grandement !

Car ce n'est pas parce qu'on ne peut pas « prouver » une hypothèse que celle-ci est forcément fausse. C'est ce qu'apprend tout étudiant dès son entrée à l'Université. C'est même là un des principes essentiels de tout type de recherche qui se veut « scientifique », que ce soit dans le domaine des études basques ou dans quelque autre spécialité.

Or c'est bien cette impossibilité qui semble nous valoir, en partie du moins, les foudres de ce chercheur, d'où un sentiment d'étonnement, pour dire le moins, bien légitime de notre part.

Il poursuit, en se répétant à nouveau : « Sobre los cambios ***-k*** > ***-t*** y ***-r-*** > ***-Ø-***, nos tememos que el encontrar en el vascuence de algún autor de estos últimos siglos algo similar no va a resultar una prueba determinante para que Iglesias pueda concluir en idéntico sentido para más dos mil años antes ».

[19] On laisse ici de côté la lettre de 1415 et la prière trilingue de la cathédrale de Pampelune vers 1380.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

LES SIMPLIFICATIONS DE LAKARRA

En ce qui concerne le reste de notre hypothèse de travail, Lakarra la simplifie à l'extrême puisqu'il l'expédie en deux lignes, « à la hussarde », le tout aggravé par un petit ton dédaigneux.

Il écrit (2006 : 237) :

« Esta propuesta [d'Iglesias] tiene, desde luego, costes adicionales respecto a la explicación vasco-iberista tradicional ».

Il poursuit :

« [h]emos de pensar » que « fue por un "corte erróneo" (Iglesias 2000 : 22) como ***GU-DU-AT-E(R)IS-TE-A** devino ***GU-DU-A-TE-E(R)IS-TE-A** ».

Fin de l'explication de Lakarra concernant pourtant un point essentiel de notre démonstration.

C'est un peu court.

Le lecteur, fût-il un imminent linguiste, aura forcément quelque difficulté à comprendre en quoi consiste exactement notre démonstration !

La critique est facile, comme le disait déjà à son époque René Lafon, et lorsqu'on se permet de critiquer les autres, encore faut-il le faire en énonçant ces critiques avec rigueur, minutie, exactitude, ce que ne fait pas Lakarra à notre endroit.

Nous nous trouvons par conséquent dans l'obligation, et cela bien malgré nous, de redire en quoi consiste exactement notre démonstration et que Lakarra passe totalement sous silence (Iglesias, 2000 : 22).

« (…) [I]l se serait produit une mécoupure : au lieu d'écrire ***GUDUAT : EITZTEA / EISTEA**, notre potier [ibère] aurait écrit ***GUDUA : TEITZTEA / TEISTEA** ».

Autrement dit, « il aurait retranscrit phonétiquement ce qu'il entendait ou plutôt prononçait. Cette hypothétique — mais non invraisemblable — articulation ***GU-DU-A-TE-E(R)IS-TE-A** en lieu et place d'une autre ***GU-DU-AT-E(R)IS-TE-A** expliquerait alors la mécoupure ».

Deuxième éventualité, beaucoup plus vraisemblable et que Lakarra, ici aussi, « oublie » de citer (Iglesias, 2000 : 23) :

« Il existe en outre une autre possibilité pour expliquer cette supposée mécoupure et qui, elle, n'implique nullement une erreur du potier. On sait en effet que les Ibères disposaient d'un alphabet qui en réalité, comme le démontra Manuel Gómez-Moreno (1943 : 251), n'en était pas un ».

En fait, « il s'agissait en partie d'un syllabaire, c'est-à-dire qu'on avait affaire à la fois à un système contenant une série de signes graphiques correspondant à des syllabes et à un autre contenant des lettres ».

C'était « une combinaison relativement compliquée entre un alphabet à proprement parler et un syllabaire. Ainsi, notre potier ibère était tenu de composer avec les seules possibilités que lui offrait son système ».

En effet, « s'il disposait du signe graphique pour la première syllabe ***GU*** (ou ***KU*** puisque ce système, on l'a vu, ne différenciait pas les sourdes et les sonores) et du signe pour la syllabe ***DU*** (ou ***TU***), en revanche il ne disposait pas de signe pour la syllabe ***AT***. Il avait uniquement à sa disposition le signe graphique pour le son ***A*** et un autre graphème pour la syllabe ***TE*** (ou ***DE***), c'est-à-dire, ».

En conséquence, « il se trouvait contraint d'écrire ***GU-DUA-TE** au lieu de ***GU-DU-AT-E** ». Or, « étant donné qu'il était conscient qu'il avait affaire à une phrase composée en réalité de deux éléments et qu'il était manifestement d'usage de placer un signe (deux ou trois points placés en position verticale) entre chaque mot d'une phrase, notre potier aurait été dans l'obligation de placer cette marque entre le signe graphique représentant le son ***A*** et celui représentant la syllabe ***TE*** ».

Autrement dit, « son syllabaire l'obligeait à écrire : [illegible] = ***GUDUA : TEISTEA*** au lieu de ****GUDUAT : EISTEA*** ».

Il s'agit-là, **on en conviendra aisément**, **d'une explication moins « simpliste » que ne l'insinue Lakarra.** Certes, il ne s'agit que d'une hypothèse mais la recherche, à ce niveau et jusqu'à preuve du contraire, est faite en grande partie, on l'a dit, d'hypothèses.

PERSPECTIVE DE RECHERCHE

Aujourd'hui, et au-delà des « certitudes » de Lakarra, où en est-on ?

L'« allure basque » de cette inscription ibérique et de bien d'autres est indéniable et ceux qui continuent à vouloir nier ce fait peinent bien souvent dans leur argumentation. Notre hypothèse n'est pas invraisemblable. Mais il existe probablement, il est vrai, encore bien d'autres possibilités d'analyse à partir du basque.

Le segment **(…) : DEIZTE-A** ressemble étrangement à la forme verbale basque ***deizte***[20]. La terminaison ***-a*** apparaît également dans certains dialectes haut-navarrais : elle y indique la troisième personne du pluriel, c'est-à-dire qu'elle a la même fonction que l'élément pluralisateur ***-te*** ou ***-e*** : par exemple dans les villages d'Ezkurra et de Leitza ***daukate***, « ils l'ont / le possèdent » se dira ***daukea*** ; à Leitza ***dakarte***, « ils le portent » se dira ***dekarrea*** (Gaminde, 1985 : 269 & 336), etc.

Quel rôle pourrait jouer le deuxième ***-a*** dans cette inscription ibérique ?

Nous ne le savons pas. Cela étant, un fait est absolument transparent : à tous ceux sont familiarisés avec les langues du groupe indo-européen ce langage « sonne » très ancien, très étrange.

NOUVELLE CONJECTURE

Citons à présent Tarradell (1968 : 197) :

« Même les grandes urnes du village de San Miguel de Liria, qui montrent les scènes les plus fameuses de la peinture ibérique, furent à l'époque des pièces fonctionnelles utilisées dans les foyers pour contenir des liquides, probablement de l'eau ».

Il poursuit :

« Le caractère d'art populaire que nous lui attribuons se confirme si, après avoir pensé au consommateur, à l'usage qu'on en faisait, nous considérons son développement créateur. Naturellement, nous employons le terme art populaire non pas dans le sens d'une activité non professionnelle exercée par des non spécialisés, mais dans celui d'une production destinée à presque tout le monde, au grand cercle des paysans qui formaient la plus grande partie de la société ibérique des territoires déjà signalés de l'Est de la Péninsule. »

« (…) Au début, et pendant au moins deux cents ans, la décoration picturale se limita à la géométrie, réduite le plus souvent à de simples bandes horizontales. (…) Mais alors que dans d'autres ambiances plus ou moins contemporaines — les Phéniciens et les Carthaginois par exemple — on n'alla pas plus loin, les potiers ibériques ne se limitèrent pas à un schéma aussi simple ; ainsi surgit la décoration géométrique combinée à des motifs floraux et zoomorphes. Puis apparaît la figure humaine, généralement sous formes de scènes de caractère narratif. »

---

[20] Cette forme verbale bas-navarraise apparaît dans un texte de Pierre Lafitte (***Herri literaturaz***, 1990 : 6) : « (...) zenbat liburuxka urdin **ez deizte saldu**... (c'est nous qui soulignons) » ; soit en français : « (...) combien de petits livres bleus la ***Bibliothèque bleue*** ne leur a-t-elle pas vendus ? ». Nous remercions Jon Casenave qui nous a aimablement confirmé qu'il s'agissait bien d'une forme verbale appartenant au domaine dialectal bas-navarrais : **DEIZTE**, « elle / il les leur a (plusieurs choses) ». Il existe également en dialecte biscaïen une forme verbale **DEZTE** (= **didate / dautate**), c'est-à-dire « elles / ils me l'ont (une chose) ». L'existence il y a deux mille ans en « proto-basque » d'une forme verbale « tripersonnelle » sous une forme identique est cependant peu probable. Le segment **(…) : DEIZTE- / DEISTE-** ressemble également à la forme verbale labourdine, et indubitablement archaïque, c'est-à-dire appartenant assurément au vieux fond de la langue, **DAISTE**, « (acte de) jeter » (« nom-verbal » de **DAITSI**).

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

« (…) Ce qu'il y a de plus caractéristique dans le style du groupe Oliva-Liria a été fixé dans les grandes frises narratives à scènes humaines qui couvrent souvent toute la surface du vase et sont parfois accompagnées d'inscriptions qui n'ont pas à être traduites mais qui font sans doute allusion aux scènes auxquelles elles sont mêlées, ou les expliquent. »

Prenons à présent un bibelot acheté à Lourdes.

Par exemple une assiette où apparaît peint le visage de la Vierge Marie. Tout le monde sait, au premier coup d'œil, et quel que soit le niveau culturel de l'observateur de cette assiette, qu'il s'agit de la Vierge Marie. Nul besoin de l'écrire. Et pourtant la totalité de ces assiettes porteront l'inscription « Vierge Marie ». Bien que cette inscription soit parfaitement inutile, elle n'est pas en soi choquante. En outre, il y a fort à parier que le fabriquant de ce bibelot est parfaitement conscient du fait que tout le monde sait qu'il s'agit de la Vierge Marie, et pourtant il se sentira quand même « obligé » de le préciser.

Revenons à notre potier ibère d'il y a deux mille ans.

Le potier sait que ses contemporains ont parfaitement conscience que la fresque peinte par lui sur le vase qu'il vient de réaliser est un « combat ». Ici aussi guère besoin de le préciser. Et pourtant il y a fort à parier ici aussi que notre potier ibère, à l'instar de l'actuel fabriquant de ces bibelots qui plaisent tant à la plupart des pèlerins se rendant à Lourdes, se soit senti « obligé » de le préciser, de l'expliquer, bref de faire allusion à la scène qu'il venait de réaliser.

La clé de l'énigme posée par cette inscription doit, **par conséquent**, **résider dans la scène qu'elle décrit**, **ce dont nous sommes**, **comme bon nombre d'autres auteurs**, **intimement convaincu.**

Mais que représente exactement cette scène ? Qu'y voit-on ?

Réexaminons-la à nouveau de manière approfondie.

Les occupants de la première barque sont harcelés par les guerriers de la deuxième barque (celle de droite) ainsi que par le guerrier se trouvant à terre. Bref, il s'agit d'un combat où les protagonistes du milieu semblent être pris « en étau » à la fois par les guerriers de la barque de droite et par l'archer se trouvant sur la terre ferme.

Un examen attentif de cette frise donne l'impression tenace que les occupants de la première barque (personnages du milieu) sont en passe d'être mis **« hors (de) combat »** par les adversaires qui les encerclent.

PRÉSENTATION DE LA NOUVELLE HYPOTHÈSE

Cette nouvelle hypothèse de travail suppose que l'inscription se divise en deux parties, à savoir deux « mots » (séparés par deux ou trois points placés en position verticale), chacun d'entre eux muni respectivement d'un suffixe.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

La phrase ibère à analyser serait donc la suivante (comme cela était déjà le cas dans notre hypothèse précédente) :

GUDUAT EI(T)ZTEA

au lieu de la lecture qu'impliquent les deux ou trois points placés en position verticale :

~~GUDUA : TEI(T)ZTEA~~

Pourquoi une telle segmentation ou lecture ?

Il se serait produit une mécoupure : au lieu d'écrire

GUDUAT : EI(T)ZTEA

notre potier aurait écrit

GUDUA : TEI(T)ZTEA

Pourquoi ?

Parce qu'il aurait retranscrit phonétiquement ce qu'il entendait ou plutôt prononçait.

Cette articulation

GU-DU-A-TE-I-(T)Z-TE-A

en lieu et place d'une autre

***GU-DU-AT-E-I-(T)Z-TE-A**

expliquerait alors la mécoupure.

Car, rappelons-le, si le potier ibère dispose du signe graphique pour la première syllabe ***GU*** (ou ***KU*** puisque ce système, on l'a vu, ne différencie pas les sourdes et les sonores) et du signe pour la syllabe ***DU*** (ou ***TU***), en revanche il ne dispose pas de signe pour la syllabe ***AT***.

Il a uniquement à sa disposition le signe graphique pour le son ***A*** et un autre graphème pour la syllabe ***TE*** (ou ***DE***), c'est-à-dire, .

En conséquence, il se trouve contraint d'écrire :

GU-DU-A-TE [...

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

au lieu de

***GU-DU-AT-(E) [...**

Autrement dit, son syllabaire l'oblige à écrire :

= GUDUA : TEI(T)ZTEA

en lieu et place de

***GUDUAT : EI(T)ZTEA**

Si nous partons de la même segmentation, c'est-à-dire :

GUDU-AT-E-I(T)ZTE-A

Nous ne partons cependant plus de l'« article » ***-ak*** du pluriel et d'un changement phonétique ultérieur (***-AK > -AT***), mais d'un suffixe ***-at*** qui serait venu se « greffer » au terme **gudu / kutu**.

Il pourrait s'agir du suffixe « directif » ***-at*** (ou d'une variante ****-ad*** puisque l'« alphabet » ibérique ne distinguait pas les sourdes des sonores ; cf. ***infra***) également utilisé en basque en tant que lexème indépendant et que Lafon (1933 : 166, § 4) avait comparé avec le suffixe géorgien ***-ad*** ou ***-at'***, en géorgien ancien la forme étant ***-a***, ***-ad*** (cf. la vacillation identique et dialectale en basque ***-a*** / ***-at***, la forme ***-ra / -rat*** faisant apparaître un ***-r-*** « euphonique » étant récente).

Quoi qu'il en soit, il s'agit, en ce qui concerne ce ***–at*** (< ****-ad*** ?)[21], d'un terme appartenant au vieux fonds de la langue basque et, sans doute, à la langue ibérique.

En basque moderne, le terme est encore utilisé seul, précédé généralement du suffixe ***-tik***, voire du suffixe ***-(a)z***, par exemple dans les expressions ***etxetik at / etxeaz at***, « en dehors de la maison ».

Actuellement, en basque « hors de combat » se dira tout naturellement :

GUDU*tik* AT (ou ***gudutik kanpo***)

Mais cela a-t-il toujours été le cas ?

Nous n'en savons rien.

En français, d'après le ***Trésor de la Langue Française***, il est possible dire « hors ***de*** combat » (équivalant à l'expression basque ***gudu-tik at*** où apparaît le suffixe ***-tik*** traduisant ***grosso modo*** la

[21] Lafon écrivait : « Cet ***-at*** peut provenir de ****-ad*** : en basque toutes les occlusives sonores finales sont devenues sourdes ».

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

préposition française « de »), mais également « hors combat », l'expression étant dans ce cas dépourvue de cette même préposition « de ».

Aurait-on pu dire au début de notre ère en « proto-basque » : ***gudu at***, « hors combat » ?

Encore une fois, nous n'en savons rien.

Cela étant, l'hypothèse est loin d'être invraisemblable. Quoi qu'il en soit, ici également la simplicité, on nous le concèdera aisément, est un gage de vraisemblance.

En ce qui concerne le suffixe ***-at*** mentionné ci-dessus, il est probable qu'il s'agit d'une variante d'un mot basque — dont il est par ailleurs certainement issu — d'origine manifestement inconnue, c'est-à-dire ***ate***, lequel signifie « porte » mais également « hors, dehors » — Joan Coromines considérait ce vocable comme appartenant au « proto-basque » et la plupart des spécialistes actuels semblent unanimes sur ce point : il ne s'agit pas d'un emprunt.

Azkue évoque longuement ce terme dans son dictionnaire. Il rappelle qu'à l'origine la signification « dehors, hors » devait être généralisée non seulement en Labourd et en Biscaye mais également en Haute-Navarre et en Guipuzcoa comme l'atteste le proverbe suivant d'Isasti dans son ***Historia*** : ***atean uso***, ***ĩĩsean otso***, ***ala bizikaia gaizto***, « au dehors pigeon, dans la maison loup, ainsi la nourriture (est) mauvaise ».

Par la suite, cette acception primitive s'est peu à peu estompée ; aujourd'hui le mot ne signifie plus pour la plupart des bascophones que « porte », l'utilisation désormais généralisée du romanisme ***kanpo***, « dehors, hors » (lat. ***campus***) n'ayant fait qu'accentuer cette perte de signification originelle.

Il est tout à fait possible en conséquence que la première partie de cette fameuse inscription ibérique, autrement dit,

GU-DU-AT- ou **GU-DU-A-T(E)-**

puisse raisonnablement s'expliquer à partir du « proto-basque » et ait signifié littéralement : « combat-hors ».

Le reste de l'inscription serait alors…

-E-I(T)Z-TE-A

c'est-à-dire, interprétable à partir du vieux verbe basque…

eiztea, « (l'-acte-de) laisser » !

Ce serait là, **si c'était effectivement le cas**, **tout simplement stupéfiant !**

La forme verbale ***eitzi***, ***eizte***, « laisser » est une variante dialectale archaïque souletine et roncalaise que donne, entre autres, le dictionnaire de Lhande. Il existe également une forme biscaïenne ***itzi***, ***izte***.

On a pensé que cette forme orientale ***eizte*** serait issue d'une forme ***eutzi***, ***euzte*** (***eu-*** > ***ei-***), laquelle est attestée pour la première en dialecte guipuzcoan dans un ouvrage de « Don Joseph Ochoa de Arin, Vicario de la Parrochial de la Villa de Villa-Franca [de Ordizia] » paru en 1713 et intitulé ***Doktrina kristianaren explikazioa***.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

La forme ***eitzi***, ***eizte*** est, en ce qui la concerne, attestée antérieurement. Elle apparaît pour la première fois dans un ouvrage paru en 1676 et intitulé « Les prières du prône en basque (dialecte souletin) publiée par Mgr Arnauld-François Maytie Evêque d'Oloron, en 1676 ».

Quelle conclusion peut-on tirer de cette antériorité ?

Bien que l'hypothèse faisant de ***eutzi*** une forme plus ancienne revienne souvent dans les cercles spécialisés versés dans ce type d'études, il n'est pas cependant totalement acquis que ***eitzi*** soit issu d'un prototype ***eutzi***. Il existe en effet un doute concernant cette question de phonétique historique.

Quoi qu'il en soit, il s'agirait de toute façon d'un « point de détail », l'instabilité vocalique étant une des caractéristiques de la langue basque que partage… la langue ibérique !

Par conséquent, ce point de technique linguistique, malgré son intérêt, n'est pas à lui seul suffisant pour nous empêcher de penser raisonnablement que l'inscription

GU-DU-AT-E-I(T)Z-TE-A

ressemble de façon surprenante à ce qui aurait pu être du « proto-basque », à savoir :

gudu at eiztea

« laisser hors combat »

(litt. combat-hors l'-acte-de-laisser »)

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

ANNEXES

Des similitudes toponymiques extrêmement troublantes

Quiconque se penche sur la toponymie de la péninsule Ibérique et du Sud de la Gaule attestée au cours de l'Antiquité remarquera que trois régions présentent des similitudes toponymiques remarquables, sinon ***absolument*** transparentes.

Ces régions sont : l'***Aquitania***, la Bétique ou ***Baetica*** (l'Andalousie actuelle) et la vallée de l'Ebre, ces deux derniers territoires étant peuplés par les Ibères à proprement parler.

Comme l'avaient déjà remarqué deux éminents savants et bascologues, René Lafon et Henri Gavel, dans ces régions « les mêmes noms de lieux se répètent souvent à plusieurs exemplaires » (Gavel, 1931 : 227).

Gavel citait deux ou trois exemples. Signalons pour en outre :

Illiberris, ***Iliberris*** (le ***-s*** final étant dû à la latinisation du nom) ou ***Iliberri Florentini*** (moderne Albacín, à huit kilomètres à l'ouest de Grenade, Andalousie).

Ilibirris, ***Eliberri***, ***Illiberis*** (Elne, Pyrénées-Orientales).

Ilumber(r)i ou ***Iluber(r)i*** (moderne Lumbier, en basque ***Irunberri***, Navarre, où habitaient les ***Ilu(m)ber(r)itani***).

Ilumberris (moderne Lombez, Gers).

Eli(m)berrum, ***Eli(m)berris*** (moderne Auch, Gers).

Cauco Iliberris (moderne Collioure, Pyrénées-Orientales), etc., ainsi que les nombreux toponymes ibériques ***lato sensu*** commençant par ***ili-***[22] tels que, entre autres, ***Illipula*** ou ***Ilipula*** (il y avait deux villes de ce nom en Bétique, non identifiées, l'une d'entre elles ayant peut-être été située près de Río de Huelva, Andalousie occidentale).

Iliturgi ou ***Iliturgi Forum Iulium*** (moderne Maquiz près de Mengíbar, au nord de Jaén, Andalousie orientale).

Ilipa (Alcalá del Río, seize kilomètres au nord de Séville).

Ilicis ou ***Ilici*** (act. Elche, au sud-ouest d'Alicante). Ici, on le sait, le ***-c-*** latin représente toujours un **/ k /**, le nom ibère ***Ilici*** se prononçant en réalité ***Iliki*** (et, une fois coulé dans le moule de la déclinaison latine, ***Iliki-s***, une variante ***Ilici*** étant également attestée durant l'Antiquité). Il faut à présent citer les deux maisons médiévales du pays d'Ossès appelées respectivement ***Irikibehere***, « **Iriki** d'en Bas » et ***Irikigarai***, « **Iriki** d'en Haut » (Orpustan, 1984 : 164) où le nom ***Iriki***, dont l'archaïsme d'après Orpustan est indubitable, est identique au toponyme ibère ***Iliki***, d'où il est possible de postuler une évolution phonétique ultérieure, archi-connue au surplus pour des centaines de noms basques, ***Iliki*** (ibère) **>** ***Iriki*** (basque).

Iliba ou ***Oliba*** (dans l'actuelle Rioja, Ptol. II, 5, cite tour à tour les deux formes), etc.

Il y a plus curieux, bien que ce que nous venons de citer le soit déjà largement :

Calpe, ancien nom de Gibraltar (et le toponyme ***Calp*** mentionné par Michel Morvan (1996 : 21) situé non loin de Benidorm) dont on ne voit pas ce que cela peut signifier sinon « au pied du rocher ».

Strabon (***Géogr***., III, 1, 7) écrit d'ailleurs :

« Sur le territoire des Ibères dits Bastétans ou, selon certains, Bastules, s'élève le Mont Calpé, dont le pourtour est peu considérable mais qui atteint une grande hauteur et présente des parois à pic, de

[22] L'équivalence avec le basque ***(h)iri***, « domaine rural autour duquel vient se former une agglomération plus importante » (Gavel, 1931 : 227) et « domaine rural, hameau, ville » (Orpustan, 1999 : 326) n'est mise en doute par aucun auteur.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

telle sorte qu'il offre, vu de loin, l'apparence d'une île. Les navigateurs qui passent de notre mer à la Mer Extérieure l'ont sur leur droite, ainsi que la ville de **Calpé**, **au pied du mont**[23] [qui est une] agglomération importante et ancienne, autrefois station maritime des Ibères ».

La ville et la rivière appelées ***Salduba*** (située à côté de Málaga, probablement Vélez-Málaga, le fleuve étant le Vélez, mais il se peut aussi que le site fût situé à proximité de l'actuelle ville de Marbella[24]) qui est aussi l'ancien nom de Saragosse (< ***Caesaraugusta***, « ville de César Auguste », une colonie romaine de l'époque d'Auguste, le nom étant devenu ***Zaragoza*** à travers l'arabe ***Saraqusta***) puisque cette ville d'origine ibérique s'appelait auparavant ***Salduba*** comme l'indique Pline : ***Caesaraugusta colonia immunis***, ***amne Hibero adfusa***, ***ubi oppidum antea uocabatur Salduba*** (***Nat. Hist.***, III, 34).

La ville d'***Osca*** (moderne Huesca, Aragón, « capitale » de Sertorius chez les ***Suessetani***, un peuple établi entre l'Ebre et les Pyrénées) dont le nom se retrouvait également dans celui d'une antique cité de la Bétique sous une forme identique ***Osca***, Ptol. II, 4, 10 : **'Οσκα** (peut-être moderne Cortijo de la Vírgenes, près de Castro del Río au sud-est de Cordoue).

Le nom aquitain ***Iluro*** (moderne Oloron, Béarn) semble se répéter dans celui d'***Ilurco*** ou ***Illurco*** (moderne Pinos de Puentes, à l'ouest de Grenade) et indubitablement dans celui d'***Iluro*** (moderne Mataró, au nord de Barcelone) ainsi que dans celui d'une ville de la Bétique appelée ***Iluro***, reconnaissable de nos jours sous sa forme moderne ***Alora*** (ville située au nord-ouest de Málaga) due à son passage par l'arabe.

La signification du nom du village narrais appelé ***Lorca*** (vallée de Yerri, Estella) est d'origine inconnue, personne n'ayant jamais réussi à l'expliquer. Il faut clairement le comparer, à l'instar de René Lafon, à celui de la ville espagnole appelée ***Lorca***[25] (vallée de Guadalentín, province de Murcie) où habitaient les ***Ilorcitani***, originaires de la ville ibérique d'***Ilorci*** (Pline, III, 9, probablement moderne Lorca, Murcie, mais la ville antique est mal attestée).

En outre, il y avait chez les ***Vascones*** une cité du nom de ***Grac(c)urris*** fondée en 179 avant Jésus-Christ par ***Tiberius Sempronius Gracchus*** à l'emplacement d'une ville indigène appelée auparavant ***Ilurcis*** (Tite-Live, XLI), c'est-à-dire à l'emplacement de l'actuelle ville d'Alfaro (La Rioja). Ptolémée (II, 3) mentionne également chez les ***Turduli*** une ville appelée ***Ilurgis***, mais en réalité elle doit correspondre à celle d'***Iliturgi*** (Maquiz, à côté de Mengíbar, Andalousie).

L'antique cité ibérique de ***Murgi*** ou ***Murgis*** (moderne Dalias, à trente kilomètres à l'ouest d'Almería, Andalousie orientale) que l'on est autorisé à comparer au nom du village alavais appelé Murgia, ***Murguia***, 1138, 1257 et au quartier guipuzcoan appelé ***Murguía*** (graphie basque moderne : ***Murgia***, quartier d'Oñate). Orpustan cite la maison médiévale et franche du pays d'Ossès appelée ***Murgi*** du hameau médiéval d'Ahaiz (1984 : 164). Il ajoute quelque chose d'extrêmement intéressant : « Une enceinte proto-historique a été repérée à proximité immédiate du hameau [d'Ahaiz]. La toponymie des maisons nobles et franches a d'incontestables traits d'archaïsme : emploi de ***iri*** et non de ***etxe***, composés ou dérivés rares (avec ***-goitz***, ***-ki*** [cf. ***supra***, ***Iliki / Iriki***]), suffixe locatif ***-aga*** (…) ».

La comparaison, faite par Humboldt à une époque dite « pré-scientifique », entre le nom de la montagne guipuzcoane appelée ***Ulia*** (dont la signification est inconnue) et celui de l'ancienne ville de la Bétique située sur une montagne selon Hirtius (***De Bello alex***., 61) et connue sous le nom de ***Ulia*** ou ***Vlia Fidentia*** — car elle resta fidèle à César durant la guerre civile, d'où son ***cognomen*** ; actuelle localité de Montemayor, à trente-quatre kilomètres au sud de Cordoue — s'impose encore manifestement de nos jours, ce nom devant également être comparé avec l'oronyme de Burgos ***Ulia*** (montagne de Lorcio, vallée de Mena, province de Burgos).

---

[23] C'est nous qui soulignons.

[24] Luis Silgo Gauche nous fait savoir (échange épistolaire) que la comparaison entre les noms ***Salduba*** (province de Málaga) et ***Salduba*** (act. Saragosse) serait trompeuse : le nom de Saragosse s'écrivait en latin **SALLUIE** (bronze d'Ascoli) **/ SALDUUIA / SALDUBA** (Pline) et **SALTUIE** dans les monnaies ibériques.

[25] Le nom de famille ***Lorca*** étant un patronyme « basco-espagnol », pour savoir si l'on a affaire à un individu de souche andalouse, murcienne ou basque, il faut donc obligatoirement faire appel à la généalogie.

L'antique ***Urgao*** (moderne Arjona, à l'est de Cordoue) ne pourrait-elle pas faire l'objet d'un rapprochement avec le nom du village biscaïen appelé ***Ugao*** < ****ur-ao***, « boca de agua, manantial » ?

Au sein du ***conuentus*** de Tarragone, Ptolémée cite le peuple des ***Ilercaones*** ou ***Ilergaones*** dont la capitale était ***Dertosa*** (moderne Tortosa sur l'Ebre, fr. Tortosse, province de Tarragone, Catalogne). Une des villes de ce peuple ibère était appelée ***Biscargis*** < ****Biscargi*** + ***-s***, nom qui se retrouve dans celui d'une montagne de Biscaye connue de nos jours sous le nom de ***Bizkargi*** (566 mètres) ou ***Vizcargui*** (ancienne graphie espagnole).

En Béarn, on a une un village appelé Aste-Béon, autrefois ***Asta***, année 1487 et, curieusement, une ville de l'ancienne Bétique s'appelait ***Asta*** (Ptol., 4, 10 et Strabon, III, 2, 1, moderne Mesa de Asta situé à dix kilomètres au nord de Jerez de la Frontera à côté de Cadix, Andalousie occidentale). Pline (***Géogr***., III, 11) et Méla (***Choro***., III, 4) l'écrivent ***Hasta*** avec aspiration.

Encore plus troublant : le nom de Tarbes (Hautes-Pyrénées), autrefois ***Turba***, IVe siècle (devenu ***Tarba*** au VIe siècle) se retrouve dans celui d'une ville de la Bétique appartenant aux ***Bastetani*** et appelée ***Turba*** (Tite-Live., XXXIII, 44), ville ibère dont la localisation exacte n'est pas entièrement assurée (peut-être moderne Tobarra à quarante-quatre kilomètres au sud-est de la ville d'Albacète, province d'Albacète, Castille-La Manche). A notre connaissance, ce fait n'a été rapporté par aucun auteur.

Le nom de Bigorre, issu du nom d'un peuple aquitain de l'Antiquité appelé ***Bigerri*** (Pline, ***Nat. Hist***., IV, 33, ***Bigerriones*** chez Jules César, ***De Bello Gallico***, III, XXVII) se retrouve dans celui d'une ville de la Bétique appartenant aux ***Oretani*** et appelée ***Bigerra*** (Ptol., II, 5, cf. le toponyme corse d'origine pré-indoeuropéenne ***Bigorno*** < probablement ****Bigurnum*** d'après Dauzat et l'oronyme portugais ***Serra de Bigorne***, 1210 mètres à soixante kilomètres au sud-est de Porto) située à l'époque dans une zone montagneuse de l'actuelle Sierra d'Alcaraz qui culmine à 1790 mètres (moderne province d'Albacète, Castille-La Manche).

Le nom de l'Adour était dans l'Antiquité ***Aturis*** (***Potl.***, II, 6). Le nom se trouve manifestement dans celui du fleuve espagnol appelé de nos jours ***río Túria***, autrefois ***Turis*** (Potl., II, 5). Ce fleuve a son embouchure dans la ville de Valence. Une rivière d'Orense et une autre de Lugo ont chacune d'entre elles également pour nom ***Turia*** (sans accent tonique). Pomponius Méla (***Choro***., III, 1) cite également une rivière située dans le territoire des ***Varduli*** et appelée ***Aturia***. Toujours selon cet auteur, elle arrosait un endroit connu sous le nom de ***Decium***. Ni l'un ni l'autre n'ont pu toutefois être identifiés. Cependant, l'***Aturia*** de Méla est probablement l'***Oria*** guipuzcoan (Iglesias, 2007 : 16).

Au XIXe siècle, une inscription funéraire fut découverte en Espagne. Il s'agissait d'une épitaphe trouvée dans les environs de Sagonte en Espagne (CIL II, 3876), une localité située au cœur de la province de Valence, au nord de la province plus exactement, au pied de la ***Sierra Calderona***. Par la suite, l'épitaphe fut hélas perdue. L'inscription put toutefois être datée avant de disparaître, « parce que l'origine du dédicant est donnée par son nom ethnique, d'avant l'époque flavienne » (Tobbie, 1982 : 25, n. 35). Celle-ci mentionne de façon explicite l'origine de l'individu concerné par cette épitaphe. Il s'agit d'un Tarbelle, c'est-à-dire un habitant de l'actuelle province basque du Labourd : ***Lucius Valerius Muntanus***[26], les Tarbelles, étant « l'un des "neuf peuples" qui s'étendait dans la région de Dax, Labourd et Basse-Navarre » (Orpustan, 2006 : 32, § 16). L'inscription indiquerait également, d'après certains spécialistes, son domicile : ***Narbona*** (***Domu Narb.***). Or, le village d'Arbonne en Labourd, ***Arbona*** en basque, s'appelait jusqu'au XIIe siècle ***Narbona*** (***narbona***, 1188-1194, en gascon ***narbone***, 1349), nom identique à celui de la localité ibérique appelée de nos jours Narbonne (Aude, Languedoc-Roussillon). Le nom labourdin a dû perdre par la suite, signale Orpustan, « la nasale initiale » par analogie avec les nombreux toponymes basques à ***arb-*** initial. Notons que non seulement notre Tarbelle résidait en plein cœur du pays ibère, mais qu'il s'y fit également enterrer. Les Tarbelles (en latin ***Tarbelli***) sont considérés d'ordinaire comme des « proto-Basques ».

[26] L'inscription complète était : ***L. VALERIVS MONTANVS TARBELLVS IIIISIGNANVS DOMV NARB***, « ***L. Valerius*** montagnard Tarbelle des quatre signes maison Narb. ». La dénomination de ***Tarbelli quatuorsignani*** (***Tarbelles aux quatre étendards***) indiquait qu'ils fédéraient quatre tribus.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Il y avait selon Pline (***Nat. Hist***., III, 25) parmi les ***Vascones*** un peuple appelé les ***Ispalenses*** occupant une cité (non identifiée) homonyme de celle d'une autre de la Bétique : ***Hispalis*** (c'est-à-dire < ****Hispali-s***) ou ***Hispal*** selon Méla (***Choro***., II, 88) et ***Hispalensis conuentus*** (Pline, III, 9). Il s'agit de l'actuelle ville de Séville. Les Arabes l'appelèrent ***Sbilla***, d'où ***Sevilla***, en français ***Séville*** ; etc.

Peut-on espérer trouver ailleurs de telles similitudes toponymiques ?

Peut-on croire que toutes ces similitudes[27], et il en existe plusieurs autres, ne sont dues qu'à une « simple coïncidence » ?

S'agit-il là d'une histoire « falseada o inventada ***ad hoc*** para "consolidar" explicaciones y reconstrucciones en otros campos, o meramente clasificaciones y supuestos parentescos de la lengua sobre cimientos muy endebles » ?

LES DIRES DE STRABON

Strabon (***Géogr***., IV, 1, 1) indique qu'à son époque on considérait

« les Aquitains comme formant un peuple absolument à l'écart [des Gaulois], en raison non seulement de sa langue, mais aussi de son apparence physique, et ressemblant plutôt aux Ibères qu'aux Gaulois. Les autres, au contraire [c'est-à-dire les Belges] sont gaulois d'aspect ».

A un autre moment, il ajoute (***Géogr***., IV, 1, 2) :

« Les Aquitains diffèrent de la race gauloise tant par leur constitution physique que par leur langue, et ils ressemblent plutôt aux Ibères ».

Ces deux passages ont fait l'objet de longs débats non seulement au XIXe siècle, mais également au cours du XXe siècle. C'est surtout en Pays basque que le passage de Strabon provoqua le plus de réactions. A la suite principalement des travaux de Luchaire, on avait fini par admettre que les Aquitains étaient des « proto-Basques ».

Or, si les Basques étaient les descendants des Aquitains et si ces derniers étaient des Ibères, alors cela signifiait que les Basques étaient eux aussi des Ibères.

Le débat était alors simple :

Strabon faisait-il référence aux Ibères ***stricto sensu*** ou bien parlait-il des Ibères ***lato sensu***, c'est-à-dire des habitants de la péninsule Ibérique en général ?

Le débat fut passionné mais peu à peu, on finit par se déterminer en faveur de la seconde hypothèse. Strabon s'était sinon trompé, du moins fourvoyé…

Il ne voulait pas en réalité parler des Ibères ***stricto sensu*** mais des ***Vascones*** habitant la péninsule Ibérique qui, effectivement, étaient des Ibères ***lato sensu***.

Depuis des années, nombre d'auteurs ont constamment « interprété », « réinterprété », voire « surinterprété » les dires du célèbre géographe grec comme s'ils savaient ce qui se passait vraiment dans la tête de celui-ci.

Mais Strabon s'était-il vraiment trompé ?

Pourquoi ne pas prendre ses dires au pied de la lettre ? En effet, pourquoi pas ?

LES INSCRIPTIONS EN CARACTÈRES IBÈRES D'AUBAGNAN DANS LES LANDES

Deux inscriptions en caractères ibères ont été découvertes dans les Landes, à Aubagnan notamment, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Saint-Sever.

---

[27] René Lafon (1965b : 83) signale également une autre découverte : » Sur une pierre trouvée — écrit-il — en Catalogne, à Florejachs, au nord de Cervera (Lérida), on lit le nom ***M. Iunius Iaurbeles***. Or ***beles***, qui rappelle basq. ***belz***, ***beltz***, "noir", figure comme deuxième élément dans des noms de personnes attestés dans la boucle de la Garonne, et ***iaur*** est identique par sa forme à basq. ***jaur***, variante de ***jaun***, "seigneur" employée comme premier élément de composé (cf. Michelena, ***Fonética***, p. 309) ».

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

L'une en 1914 par P. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan et l'autre le 6 décembre 1956 par René Lafon et Maurice Prat, ce dernier étant à l'époque conservateur du Musée Dubalen de Mont-de-Marsan. Les lecteurs intéressés par le sujet pourront consulter un article de plusieurs pages écrit par René Lafon (1956b : 5-10), article où toutes les questions que soulèvent ces découvertes sont abordées.

En 1914, Dubalen (1914 : 217-218) faisait part de sa découverte :

« [U]ne inscription en repoussé sur banderole d'argent [en bas de page, il note : "un morceau de la feuille d'argent porte au revers des traces de soudure d'or"] enchâssée en partie dans une cotte de maille faite de petits anneaux en fer et en bronze. Ces objets, accompagnés d'armes en fer brisées et brûlées, étaient à côté d'un monument funéraire composé de trois vases, savoir : un grand pot contenant des os calcinés sans trace de cendres [les Ibères à proprement parler avaient également l'habitude de pratiquer l'incinération de leurs morts comme le rappelle Henri Gavel (1931 : 229)], dans lequel se trouve une petite urne emplie de cendres fines ; ces deux vases recouverts par un troisième en forme de coupe, ce dernier en position renversée sur les premiers. Le nombre de ces monuments funéraires à trois vases, trouvés dans cinq tertres funéraires, est de 120 environ jusqu'à cette heure. Les tertres sépulcraux sont entourés par des tertres d'habitation dont le nombre varie de 10 à 25 par groupe. Jusqu'à cette heure nous en connaissons un millier dans le bassin de l'Adour. »

Il poursuivait :

« Dans un très récent voyage à Agen, mon aimable collègue M. Moméja m'a montré des vases absolument semblables trouvés près d'Agen. On peut conclure que le même peuple a habité toute la région entre le Garonne et les Pyrénées. Un grand nombre de vases sont ornementés par des mamelons souvent inscrits dans des circonférences. Quelques autres portent des ornementations en chevrons ; leur forme est très variable de même que leur volume. Les deux tiers environ de ces monuments reposent sur des armes, l'autre tiers est accompagné de bijoux en bronze, fibules, bracelets, agrafes, rondelles d'épingles, etc. La banderole d'argent qui porte l'inscription est ornée sur un bout par une tête de cerf avec ses bois, en repoussé ».

En 1927, écrit René Lafon, P. Dubalen mentionne de nouveau « la cotte de maille renfermant sur feuille d'argent l'inscription (…) **[ces] bijoux exceptionnellement précieux indiquent bien la richesse d'un chef puissant** (c'est nous qui soulignons). Le dessin qu'il donne [Dubalen] de l'inscription — il ne dit rien du petit fragment — comprend sur la droite, un caractère (incomplet) de plus que le dessin publié dans la ***REA*** [en 1914] (…) Les quatre premiers caractères sont ***a.n.ba.i*** ; le cinquième semble être ***l*** et non ***ca***. Quant au dernier, un cercle de tracé irrégulier, il peut représenter ***r*** (cf. inscr. n° 45 de Gómez-Moreno) ou ***cu*** ou ***gu*** (variante sans point central). On peut donc lire ce mot ***anPailCu***, ou ***anPaicar***, ou ***anPaiCaCu*** » (Lafon, 1956b : 7).

L'éminent bascologue signalait que l'inscription découverte et décrite par Dubalen « provient du tertre sépulcral d'Aubagnan (tumulus III du hallstattien prolongé). **Elle est ignorée de beaucoup de spécialistes des langues écrites en caractères ibères** (c'est nous qui soulignons). Le mot — ou partie de mot ? — qui la compose ne figure pas dans le précieux lexique publié par M. Antonio Tovar en 1951, ***Léxico de las inscripciones ibéricas (celtibérico e ibérico)*** » (Lafon, 1956b : 6).

René Lafon avait par la suite analysé cette inscription ainsi que celle qu'il avait découverte en compagnie de Maurice Prat. Il concluait à propos de la première, c'est-à-dire ***AnBil***[28], la lecture du dernier signe n'étant pas assurée :

« S'il faut lire ***anPailCu*** et si ce mot figure vraiment sur un équipement de guerre, on pourrait penser au mot basque ***abail***, ***abaila***, « fronde », dont il existe une variante ***angaila*** en guipuzcoan de Tolosa. Mais dans ***abail*** il n'y a pas d'***n***, et rien ne permet d'affirmer que ***angaila*** provient d'une forme plus ancienne ****anbaila***. De plus, l'élément ***-Cu*** reste inexpliqué. Si le 5e caractère doit être lu ***Ca*** et le 6e ***r***, la fin, ***anPaisCar***, est identique au mot ***PaiCar***, qui figure deux fois dans une inscription ibère de quatre mots trouvée à Tivissa, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Tarragone. On ignore ce qu'il signifie » (Lafon, 1956b : 9-10).

[28] Voir l'actuel patronyme basque **Enbil**.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

La seconde inscription découverte en 1956 se lit, d'après René Lafon, ***PeTiTeen.***

L'auteur concluait :

« Il est donc probable que les deux inscriptions trouvées à Aubagnan sont en langue ibère ».

En outre, il ajoutait :

« Si elles sont, comme je le pense, en langue ibère, elles confirment sans doute que des objets ibères ont pénétré en Aquitaine » (Lafon, 1956b : 10).

Autrement dit, ces découvertes semblent laisser supposer que les Aquitains entretenaient, à un degré qui nous échappe, des contacts avec les Ibères du Levant espagnol ou bien, plus simplement, dans l'hypothèse où il se fût agi d'objets aquitaniques d'origine autochtone, ce qui est plausible que les Aquitains étaient étroitement apparentés aux Ibères.

Ce n'est pas, toutefois, l'avis de Joaquín Gorrochategui :

« Los textos en escritura ibérica [en Aquitaine] constituyen un testimonio aislado dentro del conjunto de documentos epigráficos atestiguados ***y podemos afirmar*** (c'est nous qui soulignons) que se trata de textos escritos en objetos importados y por ello ajenos totalmente al ámbito cultural y lingüístico aquitano » (Gorrochategui, 1984 : 50, § 3.2.1).

Cela étant, **Gorrochategui dispose-t-il de preuves lui permettant d'étayer ses affirmations ?**

Quoi qu'il en soit, il semblerait qu'il base ses affirmations sur les dires, qu'il cite, d'Untermann (1980 : 45, § 8.3), à savoir :

« Ebenfalls fremd an ihrem Fundort ist wahrscheinlich die Inschrift auf einen Silbergefäß aus Aubagnan (B.10.1) : es ist möglich, daß dieses Gefäß aus der iberischen Narbonensis nach Aquitanien gebracht worden ist ; es könnte aber auch über die Pyrenäen herübergekommen sein »,

soit :

« Egalement étranger à son gisement est probablement [Untermann n'affirme rien] l'inscription sur un récipient d'argent d'Aubagnan : il est possible [il se garde bien ici aussi d'affirmer quoi que ce soit] que ce récipient de l'Ibérie Narbonnaise ait été apporté en Aquitaine ; cependant cela pourrait aussi être venu de l'autre côté des Pyrénées ».

René Lafon soulignait, on l'a vu, à propos de la découverte d'Aubagnan :

« [des] bijoux exceptionnellement précieux indiquent bien la richesse d'un chef puissant ».

Or dans ce type de recherche, **il faut toujours se poser des questions simples**, **car ce sont souvent les plus pertinentes.**

Les principales questions en l'occurrence sont :

Pourquoi « diable » un chef ibère se serait-il fait enterrer en Aquitaine si celle-ci n'était pas elle-même une terre ibère et s'il n'en était pas lui-même originaire ?

Pourquoi et comment un chef ibère aurait-il pu s'« égarer » en Aquitaine jusqu'à y mourir et s'y faire enterrer avec ses bijoux ?

Pourquoi les Aquitains, s'ils n'étaient pas des Ibères, se seraient-ils fait enterrer avec des objets contenant des inscriptions ibériques ?

ESQUISSE DE « CONCLUSION »

C'est une évidence, il existe des similitudes toponymiques basco-ibériques. Mais si certains ont choisi de les ignorer, d'autres, en revanche, ont abordé la question de front. C'est le cas de F. J. Oroz

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

Arizcuren qui a proposé une hypothèse originale et ingénieuse qu'il emprunte cependant au romaniste et bascologue Henri Guiter[29].

Selon Arizcuren, on pourrait expliquer ces similitudes toponymiques, qu'aucun auteur ne conteste de nos jours, par la théorie du substrat[30]. Pour cela, indique-t-il, il faudrait admettre une présence ancienne de la langue basque jusqu'en Andalousie. A l'arrivée des Ibères, les « proto-Basques » auraient été absorbés ou refoulés vers les Pyrénées et les nouveaux arrivants auraient alors conservé une partie de l'ancienne toponymie basque.

Cette hypothèse bien fragile expliquerait alors également les autres similitudes constatées et non contestées par les linguistes, c'est-à-dire les équivalences lexicales et surtout phonético-phonologiques entre le basque et ce que l'on sait de l'ibère[31].

Oroz Arizcuren, faisant sienne l'hypothèse de Guiter, suppose donc une « ibérisation » linguistique extrêmement profonde à un moment donné des populations pyrénéennes.

Autrement dit, indique-t-il :

« bien pudiera ser que, los antiguos euskaldunes, al adoptar el ibérico, hubiesen adaptado a su peculiar sistema fonológico esa lengua "vencedora" [l'ibère], sobre todo en cuanto a los sonidos que les eran extraños. De ese modo se explicarían las coincidencias fonológicas entre ambas lenguas a las que es debido ese aire vasco que tienen algunos ibéricos leídos según nuestros conocimientos, y que a más de uno han llamado la atención »[32].

CELA ÉTANT…

Ne serait-il pas finalement plus simple de faire des Basques actuels une tribu ibère ayant conservé l'idiome ancestral au lieu de se perdre dans ce type de raisonnements on ne peut plus laborieux, et dont le seul but, parfois avoué, plus fréquemment, inavoué, est d'insister sur le fait que ces mêmes Basques ne peuvent *en aucun cas* être des Ibères ?

La question reste posée.

[29] Guiter (1976 : 119). L'auteur y envisage l'hypothèse selon laquelle les Ibères se seraient progressivement mélangés, allant même jusqu'à les absorber, « avec les populations pré-établies [dans le Sud de l'Espagne], certainement bascophones. Il en résulte l'adoption de la toponymie existante ».

[30] Oroz Arizcuren écrit (1982 : 117) : » La opinión a la que yo me inclino, de que los innegables parecidos entre vasco e ibérico pudieran explicarse por medio de la teoría del sustrato, admitiendo una extensión del euskera en la antigüedad por zonas que se conocerían como territorio ibérico, y que no solamente llegarían hasta el Mediterráneo a lo largo de ambas vertientes de los Pirineos, sino que irían más hacia el sur, hasta la Bética », cf. également « La relación entre el vasco y el ibérico desde el punto de vista de la teoría del sustrato » (***Iker-1***, 1981 : 241-255) et « Nuevo topónimo de aspecto vasco en la Bética », (***ASJU***, XVI, 1982 : 117-129).

[31] Oroz Arizcuren (1981, § 17 : 252) reconnaît que « las coincidencias vasco-ibéricas en la toponimia, en la antroponimia, en los sistemas fonológicos, en elementos léxicos y morfológicos, son innegables ». Un autre de ses arguments est le suivant : » Parece que la toponimia de tipo vasco en territorio ibérico ha de remontar a una época anterior a la ibérica, ya que de lo contrario difícilmente se explicarían tantos nombres de población en una lengua adventicia de un pueblo inferior [le basque] en pleno territorio del pueblo superior [l'ibère] » (1981, § 8.3.1 : 246). Cet argument, on l'a vu, est le seul qui ne nous convainc pas.

[32] Oroz Arizcuren (1980, § 9.1 : 247).

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ARSE	=	Boletín anual del Centro Arqueológico Saguntino
ASJU	=	Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'
BBMP	=	Boletín de la Biblioteca 'Menéndez Pelayo' de Santander
BMB	=	Bulletin du Musée Basque
BRAH	=	Boletín de la Real Academia de la Historia
BRSVAP	=	Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País
BSSLAP	=	Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau
BPH	=	Bulletin Philologique et Historique
EAA	=	Estudios de Arqueología Alavesa
ELEA	=	Estudios de lenguas y epigrafía antiguas
FLV	=	Fontes Linguae Vasconum
RGPSO	=	Revue Géographique des Pyrénées du Sud-Ouest
REA	=	Revue des Etudes Anciennes
RIEB	=	Revue Internationale des Etudes Basques
RIO	=	Revue Internationale d'Onomastique
RVF	=	Revista Valenciana de Filología

AGUD, M. & TOVAR, A., 1989-1993, « Diccionario etimológico vasco », *ASJU*, T. I-VII, Saint-Sébastien.

ALBERTOS, Mª Lourdes, 1972, « Los nombres éuscaros de las inscripciones hispano-romanas y un *Ibarra* entre los vettones », *EEA* V, pp. 213-218.

ALLIÈRES, J., 1979, *Manuel pratique de basque*, Ed. Picard, Paris.

ALLIÉRES, J., 1995a, « Basque et gascon », in *La langue basque parmi les autres, Actes du colloque de l'URA 1055 du CNRS*, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, pp. 17-23.

ALLIÉRES, J., 1995b, « De l'aquitain au basque », in *La langue basque parmi les autres, Actes du colloque de l'URA 1055 du CNRS*, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, pp. 59-70.

ALLIÉRES, J., 1998, « Michel Morvan : *Les origines linguistiques du basque* », in *Lapurdum III*, pp. 315-317.

ANDERSSON, L., 1971, « *Iliberri* y la cuestión Vasco-Ibérica », *FLV*, nº 8, pp. 107-118.

AZKUE, R.-M., 1905-1906, rééd. 1984, *Diccionario Vasco-español-francés*, Bilbao.

BÄHR. G., 1948, « Baskisch und Iberisch », *Eusko-Jakintza*, 2, 4/5, Bayonne.

BELTRÁN MARTÍNEZ, A., 1949, « Notas sobre alfabetos hispánicos antiguos », *Rivista di Studi Liguri* XV, 1-2. 132. Bordighera.

BELTRÁN, P., 1953, « Los textos ibéricos de Liria », *RVF*, III, pp. 1-4, pp. 36-186.

BERGUA CAMÓN, J., 1982, « La piedra de Roseta que encontró Cabré », *Revista de la Sociedad Económica Aragonesa de los Amigos del País*, Saragosse.

BERTOLDI, V., 1947, « La Iberia en el substrato étnico-lingüístico del Mediterráneo Occidental », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, I. 2. 128. México.

BERTOLDI, V., 1950, *Colonizzazioni nell'antico mediterraneo occidentale alla luce degli aspetti linguistici*, Ed. Libreria editrice Liguori, Napoli-Naples.

BOSCH-GIMPERA, P., 1923, « El problema etnológico vasco y la arqueología », *RIEB*, XIV, pp. 589-660.

BOSCH-GIMPERA, P., 1932, *Etnología de la Península Ibérica*, Barcelone.

BOSCH-GIMPERA, P., 1945, *El poblamiento antiguo y la formación de los pueblos de España*, México.

CARO BAROJA, J., 1946, « Sobre la historia del desciframiento de las escrituras hispanas », *Actas y Memorias de la Sociedad Española de Antropología, Etnografía Y Prehistoria* XXI. 151/171, Madrid

CARO BAROJA, J., 1954, « La escritura de la España prerromana ». *Historia de España* I, 3, pp. 679-812. Madrid.

CARO BAROJA, J., 1988, [1942, 1943], « Observaciones sobre la hipótesis del vasco-iberismo considerada desde el punto de vista histórico », *Boletín Emerita*, T. X, 2°., pp. 236-286, 1942 et T. XI, 1°, pp. 1-59, 1943 ; apparaît également in *Sobre la lengua vasca y el vasco-iberismo*, Estudios Vascos, IX, Txertoa, 3e éd., 1988.

CASTRO GUISASOLA, F., 1944, *El enigma del vascuence ante las lenguas indoeuropeas*, Madrid.

CERRO, 1993, *El origen ibérico de la lengua vasca (según los primeros testimonios escritos en lengua ibérica de Andalucía, Aragón, Cataluña, Valence y Portugal)*, Ed. Aguaclara, Alicante.

COELHO. L., 1976, « Epigrafía prelatina del S.O. peninsular portugués ». *Actas I Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la península Ibérica*, 201-211, Salamanque.

COROMINES, J., 1965, « La toponymie hispanique pré-romane et la survivance du basque jusqu'au bas moyen âge. Phénomènes de bilinguisme dans les Pyrénées Centrales », *Actes et Mémoires du IVe Congrès International de Sciences Onomastiques*, München, 1960, pp. 105-146. Nous utilisons la nouvelle version revue et corrigée publiée ultérieurement in *Estudis de Toponímia Catalana*, T. I, Barcelone, 1965, « La survivance du basque jusqu'au bas moyen âge… », pp. 93-151.

COROMINES, J., 1972, *Tópica Hespérica. Estudios sobre los antiguos dialectos, el substrato y la toponimia romances*, Madrid.

CUADRADO, E., 1950, « El plomo con inscripción ibérica del Cigarralejo (Mula, Murcia) », *Cuadernos de Historia Primitiva* V. 1. Madrid.

DÍEZ MELCÓN, G., 1957, *Apellidos castellano-leonenses (siglos IX-XIII, ambos inclusive)*, Université de Grenade.

DUBALEN, P., 1914, « Tombes aquitaniques », *REA*, pp. 217-218.

ECHENIQUE ELIZONDO, Mª Teresa, 1987, *Historia lingüística vasco-románica*, 2e éd., Madrid.

EYS, W. J., van, 1873, *Dictionnaire Basque-Français*, Paris.

EYS, W. J., van, 1879, *Grammaire comparée des dialectes basques*, Paris.

FLETCHER VALLS., D., 1960, *Problemas de la Cultura Ibérica*, Valence.

FLETCHER VALLS., D., 1979, « De nuevo sobre el signo ibérico Y », *Varia* I. 183-189, Valence.

FLETCHER VALLS., D., 1981, « Los plomos escritos (Orleyl V, VI y VII) », *Materiales Orleyl*, pp. 63-131.

FLETCHER VALLS., D., 1982, *El plomo ibérico de Mogente*, Valence.

FLETCHER VALLS., D., 1985, « Arqueología del País Valenciano : panorama y perspectivas. Lengua y epigrafía ibéricas », Anejo de la revista *Lvcentvm*. Universidad de Alicante.

FLETCHER VALLS., D., 1985, *Textos ibéricos del Museo de Prehistoria de Valencia*, Valence : Diputación Provincial, Servicio de Investigación Prehistórica.

GAMINDE, I., 1985, *Aditza ipar goi nafarreraz*, II. Tomoa, Udako Euskal Unibertsitatea, Iruñea-Pampelune.

GATTI, G., 1908, « Lamina de bronzo con iscrizione riferibile alla guerra dei socii italici », pp. 169-226.

GAVEL, H., 1921, « Eléments de phonétique basque », *RIEB*, XII, an 15, pp. 1-542.

GAVEL, H., 1931, « Le problème basque », *RGPSO*, pp. 222-230.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

GÓMEZ MORENO, M., 1943, « La escritura ibérica », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, CXII. pp. 251-278. Madrid.

GÓMEZ MORENO, M., 1948, *Misceláneas. Excerpta : La escritura ibérica y su lenguaje. Suplemento de epigrafía ibérica*. Madrid.

GÓMEZ MORENO, M., 1962, *La escritura bástulo-turdetana (Primitiva Hispánica).* Madrid.

GÓMEZ-MORENO, M., 1922, « De epigrafía ibérica : el plomo de Alcoy », *RFE*, pp. 341-353.

GÓMEZ-MORENO, M., 1925, « Sobre los iberos y su lengua », *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, III, pp. 225-240.

GÓMEZ-MORENO, M., 1943, « La escritura ibérica y su lenguaje », *BRAH*, pp. 251 et suiv.

GORROCHATEGUI CHURRUCA, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Université du Pays Basque (UPV-EHU), Bilbao.

GUADAN, A. M., 1979, « Otra nueva leyenda ibérica del taller de Iltirda », *Acta Numismática* IX. pp. 25-35. Barcelone.

GUITER, H., 1976, « Onomastique et contacts de langues : exemples des confins pyrénéo-méditerranéens », *Onoma*, 20/1, pp. 106-127.

GUITER. H., 1957, « Ligures et Ibères ». *Actes du XXXI Congrès de la Fédération du Languedoc.* Beaucaire.

HARITSCHELHAR, J., 1969-1970, « L'oeuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun », *Euskera* pp. 14-15.

HOZ. J., 1979, « On some Problems of iberian Script and Phonetics », *Actas II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Peninsula Ibérica*, pp. 257-271, Salamanque.

HOZ. J., 1981, « El euskera y las lenguas vecinas antes de la romanización », *Euskal Linguistika eta Literatura*, pp. 27-56, Bilbao.

HOZ. J., 1983, « Las lenguas y la epigrafía prerromanas de la Península lbérica », *Actas VI Congreso Español de Estudios Clásicos* (1981), pp. 351-396, Madrid.

HOZ. J., de 1969, « Acerca de la historia de la escritura prelatina en Hispania ». *Archivo Español de Arqueología* 42. pp. 104-117, Madrid.

HUMBOLDT, W. von, 1866, [1921], *Prüfung der Untersucheungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache*, Impr. F. Dümmler, Berlin, 1821. Version française : *Recherches sur les primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque*, Traduction de M. A. Marrast, Paris, impr. Tolnon, 1866.

IGLESIAS, H. 2007, « Le littoral "guipuzcoan" d'après la Chorographia de Pomponius Méla », http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*, pp. 1-20.

IGLESIAS, H., 1999, « Affinités toponymiques cantabro-pyrénéennes et énigmes historiques », *Lapurdum IV*, pp. 123-166. L'article est également consultable sur le site http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*.

IGLESIAS, H., 2000, « L'inscription ibérique de San Miguel de Liria et le basco-ibérisme en général », *FLV* 83, pp. 7-27. L'article est également consultable sur le site http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*.

IGLESIAS, H., 2000, « Le suffixe *-aga*, "lieu de" (The suffix *-aga*, "place of") », *ASJU* 2, XXXIV, pp. 337-342. L'article est également consultable sur le site http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*.

IGLESIAS, H., 2000, « Miscellanées basco-ibériques », *Lapurdum V*, pp. 167-180. Egalement consultable sur http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei*

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research.

IGLESIAS, H., 2000, « Toponymes portugais, galiciens, asturiens et pyrénéens : affinités et problèmes historico-linguistiques », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 35-36, pp. 105-151. L'article est consultable sur http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*.

IGLESIAS, H., 2001, « Notas sobre un nombre presuntamente galaico y "vasco-ibérico" seguidas de unas observaciones en torno a una famosa inscripción ibérica », *FLV* 88, pp. 373-376. Article consultable sur le site http ://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501/eu/, in *Euskarari eta tipologikoki honi hurbil diren Hizkuntzei buruzko Ikerketen Artxiboa / Archive de la Recherche pour la Langue basque et les Langues typologiquement proches / Archive for Basque and Typologically-related Languages Research*.

IRIGOYEN, A., 1986, *En torno a la toponimia vasca y circumpirenaica*, Deusto.

JUSUÉ SIMONENA, C. & MIRANDA GARCÍA, F., 1990, « Prehistoria y protohistoria », in *Historia de Navarra*, Ed. Kriselu, Saint-Sébastien, pp. 9-31.

KNÖRR, H., 2007, « Iruña-Veleia otra vez a la palestra », *Araxes, Anuario Internacional armenio-vasco* 1 (12), pp. 7-10.

LAFON, R., « La lengua vasca », *Enciclopedia Lingüística Hispánica I*, pp. 67-97, Madrid.

LAFON, R., « Sur la langue des Aquitains et celle des Vascons », *BPH*, 1957, pp. 1-8.

LAFON, R., 1933, « Basque et langues kartvèles. A propos des postpositions basques formées au moyen de *-gan* », *RIEB*, 24, 2, pp. 150-172.

LAFON, R., 1956a, « Pour l'étude de la langue aquitaine », *Actes du deuxième Congrès International d'Etudes Pyrénéennes*, Toulouse, pp. 53-63.

LAFON, R., 1956b, « Protohistoire des Landes. Les inscriptions en caractères ibères d'Aubagnan et les inscriptions latines d'Aire-sur-l'Adour », *Landes de Gascogne et Chalosse. Actes du IXe Congrès d'Etudes Régionales tenu à Saint-Sever les 28 et 29 avril 1956* in *Fédération historique du Sud-Ouest, Bulletin de la Société de Borda*, pp. 5-10.

LAFON, R., 1958, « Noms de lieux d'aspect basque en Andalousie », tiré à part des *Actes et Mémoires du 5e Congrès International de Sciences Onomastiques*, vol. II, Salamanque, pp. 3-32.

LAFON, R., 1965, « Inscriptions en caractères ibères de Perpignan », *RIO*, 17e année, pp. 1-6.

LAFON, R., 1965, « Noms de lieux et noms de personnes basques et ibères : état actuel des problèmes », *RIO*, 17e année, pp. 81-92.

LAFON, R., 1972, « Basque », *Current Trends in Linguistic* 9, pp. 1744-1792, Mouton.

LAFON, R., 1972, *Contestania Ibérica*, Alicante.

LAFON, R., 1980, [1944], *Le système du verbe basque au XVIe siècle*, Ed. Elkar, 1980.

LAFON, R., 1999, [1952], « Les écritures anciennes en usage dans la péninsule Ibérique d'après les travaux récents », *Bulletin Hispanique*, LIV, 1952, pp. 165-183 et in *Vasconiana, Iker-11*, 1999, 57-74.

LAFON, R., 1999, [1973], « La langue basque », *Vasconiana*, in *Iker-11*, 1999, pp. 3-55 et in *BMB*, 1973, pp. 57-120.

LHANDE, P., 1926, *Dictionnaire basque-français*, Paris.

LLOBREGAT CONESA, E., 1965, « Los grafitos jónicos e ibéricos del este, del Museo de Alicante », *Saitabi* XV, pp. 3-20, Valence.

LÓPEZ DE GUEREÑU GALARRAGA, G., 1989, *Toponimia alavesa seguido de mortuorios o despoblados y pueblos alaveses*, in *Onomasticon Vasconiae* 5, Euskaltzaindia.

LOUANDRE, Ch., 1931, *Commentaires de Jules César. Guerre des Gaules*. Traduction nouvelle avec le texte, des notes et un index, Ed. E. Fasquelle, Paris.

LUCHAIRE, A., 1876, « Les origines linguistiques de l'Aquitaine », *BSSLAP*, pp. 349-423.

MALUQUER DE MOTES, J., 1968, *Epigrafía prelatina de la Península Ibérica*, Barcelone.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

MELA, P., 1935, *De chorographia*, édité par K. Frick, Leipzig.

MENÉNDEZ PIDAL, R., 1955, « Toponimia mediterránea y toponimia Valencena primitiva », *Bol. Dialectología Española* XXXIII, pp. 67-75, Sant Cugat del Vallés.

MENÉNDEZ PIDAL, R., 1968, *Toponimia Prerrománica Hispánica*, Gredos, Madrid.

MESTRE SANCHÍS, A., 1977, *Epistolario VI. Mayans y Pérez Bayer*, Valence.

MICHELENA, L., 1961, « Comentarios en torno a la lengua ibérica », Zephyrus XII, pp. 5-23, Salamanque.

MICHELENA, L., 1964, *Sobre el pasado de la lengua vasca*, Collección Auñamendi, Saint-Sébastien.

MICHELENA, L., 1965, « Vasco-románica », *Revista de Filología Española* XLIII, 105/119, Madrid.

MICHELENA, L., 1966, « La lengua vasca y la Prehistoria », *IV Symposium de Prehistoria Peninsular*, 271/286, Pamplona.

MICHELENA, L., 1976, « La langue ibère », *Actas del II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Tübingen, 17-19 juin, Salamanque, 1979, pp. 23-39.

MICHELENA, L., 1977, [1961], *Fonética Histórica Vasca*, 2e éd., Saint-Sébastien.

MICHELENA, L., 1977, *La lengua vasca*, Durango.

MICHELENA, L., 1979, « La langue Ibère », *Actas II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la P. Ibérica*, pp. 23-29, Salamanque.

MORVAN, M., 1996, « A propos de *Calpe*, *Ilumberri* et les autres », *Lapurdum I*, pp. 21-24.

OLANO SILVA, V., 1945, 1949, 1954, « Toponimia gallega », *RDTP*, I., 1945, pp. 653-666 ; V., 1949, pp. 626-662 ; X., pp. 190-226.

OROZ ARIZCUREN, F. J., 1976a, « El ibérico, lengua en contacto », *FLV*, nº 23, pp. 183-194.

OROZ ARIZCUREN, F. J., 1976b, « A propósito de un libro basado en la teoría de la identidad del vasco y el ibérico », *FLV*, nº 24, pp. 339-344.

OROZ ARIZCUREN, F. J., 1981, « La relación entre el vasco y el ibérico desde el punto de vista de la teoría del substrato », *Iker* 1, pp. 241-255, Bilbao.

OROZ ARIZCUREN, F. J., 1981, « La relación entre el vasco y el ibérico desde el punto de vista de la teoría del sustrato », *Iker-1*, pp. 241-255.

OROZ ARIZCUREN, F. J., 1982, « Nuevo topónimo de aspecto vasco en la Bética », *ASFU*, XVI, pp. 117-129.

ORPUSTAN, J.-B., 1984, « Les maisons médiévales du Pays Basque de France », *Bulletin du Musée Basque*, n° 105, pp. 121-176.

ORPUSTAN, J.-B., 1990, *Toponymie basque*, Presses Universitaires de Bordeaux.

ORPUSTAN, J.-B., 1999, *La langue basque au Moyen Âge*, Ed. Izpegi.

ORPUSTAN, J.-B., 2006, *Nouvelle toponymie basque*, Presses Universitaires de Bordeaux.

PATTISON, W.T., 1981, « Iberian and Basque (a morpho-syntactic comparison) », *Archivo de Prehistoria Levantina* XVI, pp. 487-522, Valence.

PÉREZ OROZCO, S., 2007, « Ibérico *seldar* = "*tumulus*" ¿? », *Arse* 41, pp. 27-36.

PERICA Y, P. Y MALUQUER, J., 1963, « Problemas de la lengua indígena en Cataluña », *II Symposium de Prehistoria Peninsular*, pp. 101-145, Barcelone.

PLINE L'ANCIEN, 1850-1851, *Histoire Naturelle de Pline*, avec la traduction en français, par M. Emile Littré, Paris, 2 vol.

PLINE L'ANCIEN, 1998, *Histoire Naturelle*, Livre III, texte établi, traduit et commenté par Hubert Zehnacker, Ed. Les Belles Lettres, Paris.

PLINE SECUNDI, C., 1906, *Naturalis Historiae*, vol. I, Libri I-VI, post Lvdovici Iani obitum, recognovit et scriptvrae discrepantia adiecta edidit Carolvs Mayhoff, MCMVI, Lipsiae in aedibus B. G. Tevbneri. Edition de Carl Mayhoff, qui a repris et renouvelé l'oeuvre de Jan après la mort de celuici, Leipzig, Teubner ; version latine seule et pas d'index.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

PRESCOTT, A.E., 1979, « Algunos fragmentos inéditos y nueva lectura en una estela ibérica », *Actas II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Peninsula Ibérica*, pp. 273-281, Salamanque.

PTOLÉMÉE, 1932, *Géographie*, édité par E. L. Stevenson, *Geography of Claudius Ptolemy*, New York (traduction seule).

SCHUCHARDT, H., 1907, « Iberische Deklination », *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 157 (II), pp. 1-90.

SILES, J., 1978, « Léxico de las inscripciones ibéricas de Sagunto », *Saguntum* 12, 157-190, Valence.

SILES, J., 1981, « Iberismo y latinización. Nombres latinos en epígrafes ibéricos », *Faventia* 3, 1, 97-113, Barcelone.

SILES, J., 1981, « Sobre el signo ibérico Y y los valores fonéticos que anota. Apuntes para una sistematización de las grafías de las nasales en la escritura ibérica », *Emerita* XLIX, 1, pp. 75-96, Madrid.

SILES, J., 1985, *Léxico de Inscripciones Ibéricas*, Ed. Université de Salamanque.

SILGO GAUCHE, L., 1994, « Léxico ibérico », *ELEA* 1, 275 pages, Valence.

SILGO GAUCHE, L., 2007, « Las palabras “dinero” y “plata” en ibérico », *Palaeohispanica* 7, pp. 219-222.

SOLA SOLE, J., M., 1967, « Ensayo de antroponimia feno-púnica de la Hispania Antigua », *Riv. degli Studi Orientali*, XLII, pp. 305-322, Rome.

SOLA SOLE, J.-M., 1968, « Assaig d’interpretació d’algunes inscripcions ibèriques mitjançant el fenici i púnic », *Oriens Antiquus* VII, 2, pp. 223-244, Rome.

STRABON, 1966, *Géographie*, T. II, Liv. III-IV, texte établi et traduit par François Lasserre, Paris.

TARRADELL, M., 1968, *Arte ibérico*, Ediciones Poligrafa, S. A., Madrid.

TOBIE, J.-L., 1982, « Le Pays basque nord et la romanisation (Ier siècle av. J.-C. – IIIe siècle ap. J.-C.), *BMB*, n° 95, pp. 1-36.

TOBIE, J.-L., 1991, « A propos de l'antiquité de Bayonne : les sources antiques », pp. 9-25 in *Histoire de Bayonne* sous la direction de Josette Pontet, éd. Privat, Toulouse.

TOLOSA, A., 1996-1997, « Sobre el ibérico “seldar” », *Arse* 30-31, pp. 119-122.

TOVAR, A., 1954, « Sobre el planteamiento del problema vasco-ibérico », *Miscelánea Amado Alonso*, *Archivum* IV, pp. 220-231, Oviedo.

TOVAR, A., 1958, « Sobre el origen de la escritura ibéricas », *Archivo Español de Arqueología* XXXI, 97-98, pp. 178-181, Madrid.

TOVAR, A., 1959, « Lenguas prerromanas no indoeuropeas. Testimonios antiguos », *Enciclopedia Lingüística Hispánica* I, Madrid.

TOVAR, A., 1959, *El euskera y sus parientes*, Madrid.

TOVAR, A., 1962, « Fonología del lbérico », *Miscelánea André Martinet* III, La Laguna.

TOVAR, A., 1981, « Comparación, Léxico-estadístico y tipología », *R. Academia Vasca*, pp. 139-165, Bilbao.

UHLENBECK, C., C., 1908, « La declinación ibérica », *RIEB*, II, pp. 399-409.

UHLENBECK, C., C., 1909, « Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques », *RIEB* III, pp. 465-503 ; 1910, pp. 65-118. Traduit en français par G. Lacombe.

UNTERMANN, J., 1961, *Sprachräume und Sprachbewegungen in vorrömischen Hispanien*, Wiesbaden.

UNTERMANN, J., 1980, *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, II, Wiesbaden.

UNTERMANN, J., 1981, « La varietá linguistica nell’lberica prerromana », *Annali del Seminario di Studi del Mondo Classico* 3, pp. 15-35, Nápoles-Naples.

UNTERMANN, J., 1983, « Die althispanischen Sprachen », *Aufstie und Niedergang der Römischen Welt, II, Principat* 29, 2, pp. 791-818. Berlín.

URQUIJO, J. de, 1945, « La inscripción ibero-vasca *Gudua-Deitzdea* », *BRSVAP* 1, 2, pp. 123-143, Saint-Sébastien.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008

VELAZA FRÍAS, J., 1996, *Epigrafía y lengua ibéricas*, Cuadernos de Historia, Madrid.

VERD, G. M., 1980, « Sobre la cuestión vascoibérica », *ASJU*, XIV, pp. 101-133.

VILLASANTE, L., 1976, *Pedro Axular : Gero (Después)*, Argitalpena : Aita Luis Villasante, O. F. M. Euskaltzaindiko Lehendakaria. Jakin, Ed. Franciscana Aranzazu.

artxibo-00183791, version 2 - 9 Oct 2008